74

COMEDI

ah
20#

20+

180

36
17
22-10
2-10
1
8
3
13-10
10 10

94
31

225
182
50

257
180

437

94
31

125
182
50

357

Resp Pf XVII-261
1

LES VISONNAIRES, COMEDIE.

Par M. demarais de
Lacademie francoise

BIBLIOTHEQUE
TOULOUSE
UNIVERSITAIRE

A TOLOSE.

Chez BERNARD FOVCHAC,
à la ruë de la Porterie.

MDC. LII.

LES VISIONNAIRES.

ARGVMENT DES PERSONNAGES.

DAns cette Comedie, sont representez plusieurs Esprits Chimeriques sous les noms de huict personnages, lesquels sont attaints chacun de quelque folie particuliere, mais c'est seulement de celles que nous voyons iournellement parmy le monde de ce temps.

ARTABAZE. *Est vn Capitan qui veut estre estimé vaillant, & n'est qu'vn poltron lequel craint la fureur d'vn Poëte, & croit que les paroles Poëtiques sont Magiques.*

ALMIDOR. *Est vn Poëte Bizarre lequel par la lecture des Poëtes s'est formé vn stile si extrauagant qu'il croit que plus il se reléue en mots cõposez, & en hiperboles, plus il attaint la perfection de la Poësie, desquels il faict mesmes des mots à sa mode.*

FILIDAN. *Est vn de ceux qui ayment la lecture des vers sans les entendre qui font passer des galimatias pour des belles sentences, enfin de ceux qui sont amoureux en Idée, sans sçauoir de qui, & qui se persuadent estre extremement passionés sans auoir veu ce qu'ils ayment.*

PHALANTE. *Est un riche Imaginaire de ceux desquels il y en a quantité par le monde, & de qui la folie ne paroist qu'au cinquiesme Acte, parse qu'il parle serieusement dans toutes les autres.*

MELISE. *Amante D'alexandre, represente ses filles qui par la lecture des Romans ce rendent amoureuse des Heros, & mesprisent ceux qui les courtisent.*

HESPERIE. 2. *Fille croit estre aymée de tous ceux qui la regardent.*

SESTIANE. *Troisiesme fille est de celles qui ayment la Commedie, qui en parlent suiuant leur iugement croyant y estre fort sçauantes, & qui pourtant ny entendent rien du tout.*

ALCIDON. *Pere de ces 3. Filles n'est guere plus sage qu'elles car il est de l'humeur de ses Peres qui ont plusieurs filles à marier, & qui croyent que touts ceux qui ce presentènt pour les demander en mariages sont tels qu'il fault, & ainsi les acceptant tous, il sembarrasse de telle façon qu'il ne scait que faire.*

LYSANDRE. *Parrant d'Alcidon qui est le seul raisonnable entre tous ses personages fait tant qu'il desbrouille ce bon hõme à la fin de cette piece dans laquelle toutes ses folie differentes ne font ensemble qu'vn suiect, qui est l'embarassement de ce pauure Pere, qui luy est causé par tous les Gendres qu'il à acceptez, le reste n'est que des extrauagances que ces visionnaires font ce meslant ensemble, pour faire mieux paroistres leurs folies les vns par les autres.*

LES VISIONNAIRES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARTABAZE.

IE suis l'amour du Ciel & l'effroy de la Terre,
L'ennemy de la paix, le foudre de la guerre?
Des Dames le desir, des maris la terreur,
Et ie traine auec moy le carnage & l'horreur.
Le Dieu Mars m'engendra d'vne fiere Amazone,
Et ie succay le laict d'vne affreuse Lyonne,
On parle des trauaux d'Hercule encore enfant,
Qu'il fust de deux serpens au berceau triomphant;
Mais me fut-il égal puisque par vn caprice,
Estant las de tetter l'estranglay ma nourrice,
Ma Mere qui trouua cét acte sans raison,
Desirant me punir, me prit en trahison,
Mais ayant en horreur les actions poltrones,

I'exterminay dés lors toutes les Amazones.
Mon pere à cét exploict je voulut opposer,
Et parant quelque coups pensoit me maistriser;
Mais craignãt ma valeur aux Dieux mesmes funeste,
Il alla se sauuer dans la voute celeste.
Le Soleil qui void tout, voyant que sans effort
Ie dompterois le Ciel, entreprend nostre accort
De Mars en ma faueur la puissance i'resserre,
Et le faict Mars du Ciel, moy celuy de la terre.
Lors pour recompenser ce iuste iugement,
Voyant que le Soleil couroit incessamment,
I'arrestay pour iamais sa course vagabonde,
Et le voulus placer dans le centre du monde,
I'ordonay qu'en repos il nous donnast le iour,
Que la Terre & les Cieux roulassent à l'entour?
Et c'est par mon pouuoir, & par cette auanture,
Qu'en nos iours s'est changé l'ordre de la Nature.
Ma seule authorité donna ce mouuement,
A l'immobile corps du plus lourd element?
De la vient le suiet de ces grands dialogues,
Et des nouueaux aduis des plus fins Astrologues.
I'ay faict depuis ce temps mille combats diuers,
Et i'aurois de mortels depeuplé l'vniuers,
Mais voyant qu'à me plaire vn sexe s'euertuë,
I'en refais par pitié tout autant que i'en tuë.
Où sont-ils à present tous ces grands Conquerans?
Ces fleaux du genre humain? ces illustres Tyrans?
Vn Hercule, vn Achille, vn Allexandre, vn Cyre,
Tous ceux qui des Romains augmenterẽt l'Empire,
Qui firent par le fer tant de monde perir?
C'est ma seule valeur qui les a faict mourir.
Où sont les larges murs de cette Babylone,
Ninive, Athene, Argos, Thebe, Lacedemone,
Carthage la fameuse, & le grand Illion,

Et i'en pourrois nombrer encore vn million?
Ces superbes citez sont en poudre reduites,
Ie les pris par assaut, puis ie les ay destruites.
Mais ie ne vay rien plus qui m'ose resister,
Nul guerrier à mes yeux ne s'ose presenter.
Quoy donc, ie suis oisif? & ie serois si lasche
Que mon bras peust auoir tant soit peu de relasche?
O Dieux! faites sortir d'vn antre tenebreux
Quelque horrible Geït, ou quelque mõstre affreux?
S'il faut que ma valeur mique vn iour de matiere,
Ie vay faire du monde vn vaste cimetiere.

SCENE II.

AMIDOR ARTABAZE.

AMIDOR.

IE sors des antres noirs du mont Parnassien,
Où le fils poil-doré du grand Saturnien
Dans l'esprit forge-vers plante le Dithyrambe,
l'Epode, l'Antistrophe, & le tragique Iambe.

ARTABAZE.

Quel prodige est-ce cy, ie suis saisi d'horreur.

AMIDOR.

Prophane, esloigne-toy, i'entre dans ma fureur.
Iach, Iach, Euoé. ARTABAZE.
La rage le possede;
Contre les furieux la fuite est le remede.

SCENE III.

AMIDOR.

QVe de descriptions montent en mon cerueau,
Ainsi que les vapeurs d'vn fumeux vin nouueau
Sus donc, representons vne feste Bachique,
Vn orage, vn beau temps, par vn vers heroique,
Plein de mots empoullez, d'Epithettes puissans,
Et sur tout éuitons les termes languissans.
Desia de toutes parts i'entreuoy les brigades
De ces Dieux Chevrepieds, & des folles Menades,
Qui s'en vont celebrer le mystere Orgien
En l'honneur immortel du pere Bromien.
Ie voy ce Cuisse né, suiuy du bon Silene,
Que du gosier exhale vne vineuse haleine,
Et son asne fuyant parmy les Mimallons,
Qui le bras enthyrsé courent par les vallons.
Mais où va cette trouppe? elle s'est égaree
Aux solitaires bords du flottottant Nerée.
Rien ne me paroist plus que rochers cauerneux.
I'entends de loin le bruit d'vn vent tourbillöneux.
Sacrez hostes des Cieux, qu'elle horrible tempeste,
Quel voile tenebreux encourtine ma teste,
Eole a deschainé ses vistes postillons,
Qui galloppent desia les humides sillons.
Le Ciel porte flãbeaux, d'vn noir mãteau se couure,
Ie ne voy qu'vn esclair qui le perce & l'entr'ouure.
Quels feux vireuoltans nous redonnent le iour?
Mais la nuict aussi tost rembrunit ce seiour.
Ce tonnerre orageux qui menace & qui gronde,

Ebranlera bien tost la machine du monde.
Quel éclat, quel fracas, confond les elemens?
Iupin de l'vniuers frappe les fondements?
Ce coup iusqu'à Tenare à fait vne ouuerture,
Et fera pour le moins avorter la nature.

SCENE IV.

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

VOICY ce cher amy, cet esprit merueilleux.

AMIDOR.

Mettons nous à l'abry d'vn rocher sourcilleux,
Euitons la tempeste.

FILIDAN.

Ah! sans doute il compose,
Ou parle à quelque Dieu de la Metamorphose.

AMIDOR.

Ie voy l'adorateur de tous mes nobles vers;
Mais dont les iugemens sont tousiours de trauers
Tout ce qu'il n'entend pas aussi tost il l'admire.
Ie m'en vay lesprouuer, car i'en veux vn peu rire.
Suiuons, L'orage cesse, & tout l'air s'esclaircit,
Des vents brise-vaisseaux l'haleine s'adoucit.
Le calme qui reuient aux ondes marinieres,
Chasse le pasle effroy des faces nautonnieres?
Le nuage s'enfuit, le Ciel se fait plus pur,
Et ioyeux se reuest de sa robe d'azur.

FILIDAN.

Oseroit-on sans crime, au moins sans mille excuses,

Vous faire abandonner l'entretien de vos Muses ?

AMIDOR.

Filidan, laiſe-moy dans ces diuins tranſports
Deſcrire la beauté que i'aperceus alors.
Ie m'en vay l'attrapper. Vne beauté celeſte
A mes yeux eſtonnez ſoudain ſe manifeſte ?
Tant de rares threſors en vn corps aſſemblez,
Me rendirent ſans voix, mes ſens furent troublez,
De mille traits perçans ie reſſentis la touche,
Le coral de ſes yeux, & l'aſur de ſa bouche,
L'or bruny de ſon teint, l'argent de ſes cheueux,
L'ebene de ſes dents digne de mille vœux,
Ses regards ſans arreſt, ſans nulles eſtincelles,
Ses beaux tetins longuets cachez ſous ſes aiſſelles,
Ses bras grands & menus ainſi que des fuſeaux,
Ses deux cuiſſes ſans chair, ou pluſtoſt deux roſeaux,
La grandeur de ſes pieds, & ſa petite taille,
Liurerent à mon cœur vne horrible battaille.

FILIDAN.

Ah Dieux! qu'elle eſtoit belle! Oroy des beaux eſprits
Vis-tu tant de beautez? Ah! que i'en ſuis épris.
Dy moy ce qu'elle fit? & contante mon ame
Qui ſent deſia pour elle vne ſecrette flame.

AMIDOR.

Inuentons vn diſcours qui n'aura point de ſens,
Elle me dit ces mots pleins de charmes puiſſans,
Fauory d'Apollon, dont la veine extatique,
Anime les reſſorts d'vne ame frenetique,
Et par des viſions produit mille plaiſirs
Qui charment la vigueur de plus nobles deſirs,
Apprens à reuerer par vn fatal augure
De ma pudicité l'adorable figure.

FILIDAN.

O merueilleux diſcours! ô mots ſentencieux!

capables d'arrester les plus audacieux.
Dieux! qu'en toutes facons cette belle est charmãte;
Et que ie sens pour elle vne ardeur vehemente.
Amy, que te dit-elle encore outre cela;

AMIDOR.

Elle me dit Adieu, puis elle s'en alla.

FILIDAN.

I'adore en mon esprit cette beauté diuine,
Qui sans doute du Ciel tire son origine.
Ie me meurs, Amidor, du desir de la voir.
Quand auray-je cet heur?

AMIDOR.

Peut estre sur le soir.
Quand la brunette nuict déueloppant ses voiles,
Conduira par le Ciel le grand bal des estoiles.

FILIDAN.

O merueilleux effect de ses rares beautez.
Incomparable amas de nobles qualitez!
Desia de liberté mon ame est dépourueuë,
Le recit m'a blessé, ie mourray de sa veuë.
Prepare-toy, mon cœur, à mille maux diuers.

AMIDOR.

Adieu, sur ce sujet ie vay faire des vers.

FILIDAN.

Que tu m'obligeras, Amidor, ie t'en prie,
Tandis pour soulager l'excés de ma furie,
Ie m'en vais soupirer l'ardeur de mon amour,
Et toucher de pitié tous ces lieux d'alentour.

SCENE V.

FILIDAN.

O DIEVX! qu'vne beauté parfaitemẽt descrite,
De desirs amoureux en nos ames excite!
Et que la Poësie a des charmes puissans
Pour gagner nos esprits & captiuer nos sens.
Par vn ordre pompeux de paroles plaisantes,
Elle rend à nos yeux les choses si presentes,
Que l'on pense en effet les cõnoistre & les voir,
Et le cœur le plus dur s'en pourroit émouuoir.
C'est chose estrange aussi d'esprouuer que mon ame
Soit iusques à ce poinct susceptible de flame;
Et que le seul recit d'vne extréme beauté
Puisse rendre à l'instant mon esprit arresté.
Mais quoy? tous les matins ie me taste & m'essaye,
Et crois sentir au cœur quelque amoureuse playe,
Sans sçauoir toutesfois qui cause ce tourment:
Si bien que quand ie sors, ie m'enflamme aisémẽt,
La premiere beauté qu'en chemin ie rencontre,
Qui de quelques atraits me uient faire la montre,
D'vn seul de ses regards me rend outrepercé,
Et faict bien tost mourir un cœur desia blessé.
Mesme, si ie n'en voy comme ie les desire,
Qu'vn amy seulement s'approche pour me dire,
Ie viens de voir des yeux, ah! c'est pour en mourir:
Aussi-tost ie me meurs, ie ne fay que courir,
Ie vay de toutes parts pour offrir ma franchise
A ces yeux incognus dont mon ame est éprise.
Mais iamais nul recit ne m'a si fort touché:

I'estois à son discours par l'oreille attaché ;
Et mon ame aussi-tost d'vn doux charme enyurée,
S'est à tant de beautez innocemment livrée ,
O merueilleux tableau de mille doux attraits
Qu'vne Muse en mon cœur a doucemẽt pourtraits!
Ouurage sans pareil , agreable peinture
Du plus beau des objets qu'ait produit la nature:
Adorable copie , & dont l'original
N'est que d'or & d'azur , d'ebene & de coral ,
Et tant d'autre thresor que mon ame confuse
Admiroit au recit de cette docte Muse ,
Dieux ! que ie vous cheris! & que pour vous aimer
Ie sens de feux plaisans qui me vont consommer !
Mais , aimable beauté que i'adore en idée ,
Par qui ma liberté se trouue possedée ,
Quel bien heureux endroit de la terre ou des Cieux
Ioüit du bel aspect de vos aimables yeux ?
Aux traits de la pitié soyez vn peu sensible :
Soulagez vostre amant , & vous rendez visible ;
Beauté , ie vay mourir si ie tarde à vous voir.
Quel moien dãs mon mal d'attandre iusqu'au soir ?
Ie n'en puis plus Beauté dont ie porte limage ,
Mon desir violent se va tourner en rage:
Ie pasme , ie meurs , O celeste beauté ,
En quel excez de maux m'as-tu precipité ?

SCENE VI.

HESPERIE FILIDAN.

HESPERIE.

CET amãt s'est pasmé dés l'heure qu'il m'vent;
De quels traits, ma beauté, le Ciel t'a t'il pour.
En sortant du logis, ie ne puis faire vn pas (neuẽ?
Que mes yeux aussi tost ne causent vn trespas.
Pour moy ie ne sçay plus quel conseil ie dois suiure.
Le monde va perir si l'on me laisse viure.
Dieux! que ie suis à craindre? est-il riẽ sous les Cieux
Au genre des humains plus fatal que mes yeux;
Quand ie fus mise au iour, la Nature peu fine
Pensant faire vn chef d'œuure auançoit sa ruine.
On conteroit plustost les fueilles des forests,
Les sablons de la mer, les espics de Cerés,
Les fleurs dont au Printemps la terre se couronne,
Les glaçons de l'Hyuer, les raisins de l'Automne,
Et les feux qui des nuicts assistent le flambeau,
Que le nombre d'amans que i'ay mis au tombeau.
Celuy-cy va mourir luy, rendray-ie la vie?
Ie le puis d'vn seul mot la pitié m'y conuie.

FILIDAN.

Bel azur, beau coral, aimables qualitez.

HESPERIE.

Il n'est pas mort encore il reste à mes beautez.
Le dois-ie secourir? i'en ay la fantaisie.
Mais ceux qui me verroient, mourroient de jalousie,
Que mon sort est cruel! ie ne sçay que du mal;

Et ne puis faire vn bien sans tuer vn riual,
Ie ne puis courir l'air sans faire vne blessure,
Ny faire vn pas sans voir vne ame à la torture.
Si fuyant ces malheurs ie rentre en la maison,
Ceux qui seruent chez nous tombent en pamoison,
Ils cedent aux rigeurs d'vne flame contrainte,
Et tremblent deuant moy de respect & de crainte,
Ils ne sçauroient me voir sinon en m'adorant,
Ny me dire vn seul mot sinon en soupirant.
Ils baissent aussi-tost leur amoureuse bouche
Pour donner vn baiser aux choses que ie touche.
Toutesfois ma beauté les sçait si bien rauir,
Qu'ils s'estiment des Roys dans l'heur de me seruir
A table ie redoute vn breuuage de charmes;
Où qu'vn d'eux ne me donne à boire de ses larmes.
Ie crains que quelqu'amant n'ait auant son trespas,
Ordonné que son cœur seruit à mes repas.
Souuent sur ce penser en mangeant ie frissonne:
Croyant qu'on le déguise, & qu'on me l'assaisonne,
Pour mettre dans mon sein par ce trait decelant,
Au moins apres la mort ce qu'il ne pût viuant.
Les amans sont bien fins au plus fort de leur rage,
Et sont ingenieux mesmes à leur dommage.
On dresse pour m'auoir cent pieges tous les iours.
Mon pere aussi me veille, & craint tous ces amours.
Glorieux de m'auoir, aux Dieux il se compare,
Et quelquesfois rauy d'vn miracle si rare,
Doute s'il me fit naistre, ou si ie vins des Cieux.
Dans la maison sans cesse on a sur moy les yeux,
Luy plein d'estonnement, mes sœurs pleines d'enuie,
Les autres pleins d'amour, belle, mais triste vie,
Vne beauté si grande est-elle à desirer;
Mais i'apperçoy mon pere il me faut retirer.

SCENE VII.

LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN.

LYSANDRE.

IL eſt vray qu'il eſt temps de penſer à vos filles,
Elles ſont toutes trois vertueuſes, gentilles,
D'auge à les marier, puis vous auez du bien;
Ne differez dont plus, la garde nen vaut rien,

ALCIDON.

Lyſandre, il eſt certain: mais pour choiſir vn gendre,
Il s'en preſente tant, qu'on ne ſçait lequel prendre,
Puis ie ſuis d'vne humeur que tout peut contanter.
Pas vn deux à mon gré ne ſe doit rejetter.
S'il eſt vieux, il rendra ſa famille opulente,
S'il eſt ieune, ma fille en ſera plus contente;
S'il eſt beau, ie dis lors, beauté n'a point de prix;
S'il a de la laideur, la nuict touts chats ſont gris,
S'il eſt gay qu'il pourra rejoüir ma vielleſſe;
Et s'il eſt ſerieux, qu'il a de la ſageſſe;
S'il eſt courtois, ſans doute il viët d'vn noble ſang;
S'il eſt preſomptueux, il ſçait tenir ſon rang,
S'il eſt entreprenant, c'eſt qu'il à du courage,
S'il ſe tient à couuert, il redoute l'orage;
S'il eſt prompt, on perd tout ſouuent pour differer,
S'il eſt lent, pour bien faire il faut conſiderer,
S'il reuere les Dieux, ils luy ſeront proſperes?
S'il trompe pour gagner, il fera ſes affaires,
Enfin quelque party qui s'oſe preſenter,
Touſiours ie trouue en luy dequoy me contenter.

LYSANDRE.

Que sert donc, Alcidon, vne p us longue attente,
Si vous trouuez par tout quelqu'vn qui vous cõtẽte?

ALCIDON.

Quand ie choisis vn gendre vn qui va suruenir,
Me plaist, & du premier m'oste le souuenir?
Si pour s'offrir à moy quelque troisiesme arriue,
Ie trouue quelque chose en luy qui me captiue.

LYSANDRE.

Mais pour en bien iuger, & pour faire vn bon choix
Il faut dans la balance en mettre deux ou trois,
Ceux de qui le talent plus solide vous semble,
Les peser meurement, les comparer ensemble.

ALCIDON.

C'est ce que ie ne puis; que sert de le nier?
Ie conclus sans faillir tousiours pour le dernier.

LYSANDRE.

Vostre esprit est estrange.

FILIDAN.

Obiet de mon martyre.

ALCIDON.

Dieux! qu'est ce que i'entends?

LYSANDRE.

Quelque Amant qui soupire.

ALCIDON.

Sa prunelle mourante à peine void le iour.

FILIDAN.

Est-ce toy cher amy, pere de mon amour?

ALCIDON.

Sans doute il est épris de l'vne de mes filles.

FILIDAN.

Merueille de nos iours, Astre, luisant qui brilles
Dans le Ciel des beautez, vien te monstrer a moy
Regarde si ie manque ou d'ardeur, ou de foy:

Fay toy voir à mes yeux, vien soulager ma peine.
Que te sert d'affecter le tiltre d'inhumaine?
Pren pitié de mon mal, tu ne l'ignores pas,
Les Dieux n'ignorent riẽ, du moins voy mõ trespas:
Doutes-tu de mes feux? aprens-les de ma bouche.

ALCIDON.

Lysandre, en verité sa passion me touche.
Son amour m'a rendu tout saisi de pitié.
Aussi n'est il rien iel qu'vne belle amitié.

LYSANDRE.

Il est desia vaincu.

ALCIDON.

I'aymerois mieux vn gendre
Qui cherist sa moitié d'vne amour aussi tendre,
Qu'vn qui possederoit les plus riches thresors,
Et toutes les beautez de l'esprit & du corps.
Le sçauoir & les biens, sans la flamme amoureuse,
Ne peurent iamais rendre vne alliance heureuse.

FILIDAN.

Cessez mes chers amis, de flater mon malheur:
Ou bien de quelque espoir soulagez ma douleur.

ALCIDON.

Consolez-vous, mon fils, ayez bonne esperance,
Ie veux recompenser cette rare constance,
I'entreprends de guerir vos desirs enflammez,
Vous aurez auiourd'huy celle que vous aimez.

FILIDAN.

Puis-ie obtenir de vous le bon heur que i'espere,
Ah! ie vous nommeray mon salut & mon pere.

ALCIDON.

Croyez que dans ce soir ie vous rendray content.

LYSANDRE.

Quand vn autre viendra vous en direz autant.

ALCIDON

ALCIDON.

Ie veux dedans ce iour, sãs prẽdre vn plus lõg terme,
Choisir ceux qu'il me faut, d'vne volonté ferme.

LYSANDRE.

C'est beaucoup pour vn iour.

FILIDAN.

Me la ferez vous voir?

ALCIDON.

Ouy, prenez bon courage. Adieu iusqu'à ce soir.

FILIDAN.

Que ce retardement pour voir ces diuins charmes,
Me doit couster encor de souspirs & de larmes.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PHALANTE, MELISSE.

PHALANTE.

RIGOVREVSE Melisse, à qui reseruez vous
Ce cœur si plein d'orgueil, si remply de courroux?

MELISSE.

Phalante à nul de ceux que l'on void sur la terre.

PHALANTE.

Voulez vous à l'Amour tousiours faire la guerre?

MELISSE.

Non, mais quãd ie verrois le plus beau des humains

Il ne peut en m'aimant auoir que des desdains.

PHALANTE.

D'où vous vient cette humeur ?

MELISSE.

Ie veux bien vous l'apprendre.
Apres ce que i'ay leu de ce grand Alexandre,
Ce Dieu de la valleur, vainqueur de l'vniuers,
Qui dans si peu de temps fit tãt d'exploicts diuers,
Beau, courtois, liberal, adroit, sçauant & sage,
Qui trouua tout danger moindre que son courage;
Qui borna son Empire où commence le iour,
Ie ne puis rien trouuer digne de mon amour.
C'est luy, dont le merite a captiué mon ame,
C'est luy pour qui ie sens vne amoureuse flame,
Et doit-on s'estonner si ce puissant vainqueur
Ayant dompté la terre, a sceu dompter mon cœur ?

PHALANTE.

Mais c'est vne chimere où vostre amour se fonde.
Car que vous sert d'aimer ce qui n'est plus au mõde?

MELISSE.

Nommer vne chimere vn Heros indompté?
O Dieu ! puis je souffrir cette temerité ?

PHALANTE.

Melisse mon desir, n'entrez pas en colere,
Mais au moins dites moy, comment ce peut-il faire
D'aimer vn inconnu, que vous ne pouuez voir,
Et dont se peut l'idée à peine conceuoir ?

MELISSE.

Appellez inconnu, celuy de qui l'histoire
A descrit les beaux faicts tous rayonnans de gloire,
De qui la renommée épanduë en tous lieux
Couure toute la terre, & s'estẽd iusqu'aux Cieux ?
Ce manque de raison n'est pas comprehensible.

PHALANTE.

Mais i'appelle inconnu ce qui n'eſt pas viſible.

MELISSE.

Ie le connois aſſez, ie le voy tous les iours,
Ie luy rends mes deuoirs, & luy dis mes amours.

PHALANTE.

Quoy? vous parlez à luy?

MELISSE.

Ie parle à ſon image,
Qui garde tous les traits de ſon charmant viſage.

PHALANTE.

Vne image à mon gré ne charme point les yeux.

MELISSE.

Toutes fois en image on adore les Dieux.

PHALANTE.

Où l'auez-vous trouuée?

MELISSE.

Vn tome de Plutarque
M'a fourny le portraict de ce diuin monarque,
Et pour le mieux cherir ie le porte en mon ſein.

PHALANTE.

Quittez, belle, quittez, cet eſtrange deſſein.
Ce vaillant Alexandre, agreable Meliſſe,
N'a plus aucun pouuoir de vous rendre ſeruice.

MELISSE.

Quoy? pour mõ ſeruiteur voudrois-je vn ſi grãd Roy
De qui tout l'vniuers a reueré la loy?
Phalante, il eſtoit né pour commander au monde.

PHALANTE.

Vous aimez d'vne Amour qui n'a point de ſeconde.
Mais vous feriez bien mieux de choiſir vn amant
Qui pourroit en effect vous cherir conſtamment;
Vn homme comme moy, dont l'extreme richeſſe
Peut de mille plaiſirs combler voſtre ieuneſſe.

MELISSE.

Pensez vous par ce charme abuser mes esprits ?
Quittez ce vain espoir, i'ay vos bien à mespris.
Osez vous comparer quelque pauure heritage,
Quelque chãp malheureux qui vous vint en partage,
Aux thresors infinis de ce grand Conquerant ?
Qui prodiguoit les biems du pays odorant,
De la Perse, & de l'Inde; & souuent à des Princes
Comme presens legers a donné des Prouinces ?

PHALANTE.

Mais où sont ces tresors ? les auez-vous ici ?

MELISSE.

Comme il les mesprisoit, ie les mesprise aussi.

PHALANTE.

Ie perds ici le temps; elle est preoccupée,
Par cette folle amour dont sa teste est frappée.
Ie vay voir ses parens, ils me receueront mieux.
Mes grãds biens me rendrõt agreables à leurs yeux.
De la guerir sans eux ie n'ose l'entreprendre.
Adieu iusqu'au reuoir, l'Amante d'Alexandre.

MELISSE.

Adieu mortel chetif, qui t'oses comparer
A ce vaillant Heros que tu dois adorer ?

SCENE II.

HESPERIE, MELISSE

HESPERIE.

MA sœur, dites le vray, que vous disoit Phalãte?

MELISSE.

Il me parloit d'amour.

HESPERIE.

O la ruse excellente!
Donc il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder;
Pour vous donner le soing de me persuader?

MELISSE.

Ne flatez point, ma sœur, vostre esprit de la sorte
Phalante me parloit de l'amour qu'il me porte:
Que si ie veux fléchir mon cœur trop rigoureux,
Ses biens me pourront mettre en vn estat heureux.
Mais quoy? iugez ma sœur, quel cõseil ie dois prẽdre;
Et si ie puis l'aimer, aimant vn Alexandre?

HESPERIE.

Vous pensez m'abuser d'vn entretien mocqueur,
Pour prẽdre mieux le tẽps de le mettre en mõ cœur.
Mais, ma sœur, croyez moy, n'ẽprenez point la peine.
En vain vous me direz que ie suis inhumaine:
Que ie dois par pitié soulager ses amours:
Cent fois le iour i'entends de semblables discours.
Ie suis de mille amans sans cesse importunée;
Et croy qu'à ce tourment le Ciel m'a destinée.
L'on me vient rapporter, Lysis s'en va mourir:
D'vn regard pour le moins venez le secourir:
Eurylas s'est plongé dans la melancolie,
L'amour de Licidas s'est tournée en folie.
Periandre a dessein de vous faire enleuer.
Vne flotte d'amans vient de vous arriuer.
Si Corylas n'en meurt, il sera bien malade.
Vn Roy pour vous auoir enuoye vne ambassade.
Thirsis vous idolatre & vous dresse vn autel.
C'est pour vous ce matin que s'est faict vn duel.
Aussi de mon portraict chacun veut la coppie.
C'est pour moy qu'est venu le Roy d'Ethiopie.
Hier i'en blessay trois d'vn regard innocent.
D'vn autre plus cruel i'en fis mourir vn cent.

Ie sens, quand on me parle, une haleine de flame.
Ceux qui n'osent parler m'adorent en leur ame.
Mille viennent par iour se soumettre à ma loy.
Ie sens tousiours des cœurs voler autour de moy.
Sans cesse des souspirs sifflent à mes oreilles.
Mille vœux eslancez m'entourent comme abeilles.
Les pleurs pres de mes piéds courrent cõme torrens,
Tousiours ie pense oüir la plainte des mourans;
Vn regret, vn sanglot, vne voix languissante,
Vn cry desesperé d'vne douleur pressante,
Vn ie brusle d'amour, vn helas ie me meurs:
La nuict ie n'endors point, ie n'entõds que clameurs
Qui d'vn trait de pitié s'efforcent de m'atteindre?
Voyez, ma chere sœur, suis-ie pas bien à pleindre?

MELISSE.

Il faut vous détromper, il n'en est pas ainsi,
Ce nouuel amoureux qui me parloit icy,
Qui se promet de rendre vne fille opulente.

HESPERIE.

Quoy? voulez-vous encor me parler de Phalante?
Que vous estes cruelle.

MELISSE.

Escoutez vn moment.
Ie veux vous annoncer que ce nouuel amant.

HESPERIE.

Ah! bons Dieux que d'amãs! qu'vn peu ie me repose:
N'entendray-je iamais discourir d'autre chose?

MELISSE.

Mais laissez-moy donc dire.

HESPERIE.

Ah Dieux! quelle pitié?
Si vous auez pour moy tant soit peu d'amitié;
Ne parlons plus d'amour souffrez que ie respire.

MELISSE.

Vous ignorez, ma sœur ce que ie vous veux dire.

HESPERIE.

Ie sçay tous les discours de tous ces amoureux.
Qu'il bruſle, qu'il ſe meurt, qu'il eſt tout lãgoureux,
Que iamais d'vn tel coup ame ne fut atteinte,
Que pour auoir ſecours il vous a faict ſa plainte,
Que vous me ſuppliez d'auoir pitié de luy,
Et qu'au moins d'vn regard i'allege ſon ennuy.
Ce n'eſt point tout cela.

HESPERIE.

Quelque choſe de meſme

MELISSE.

Qu'il ne vous aime point, mais que c'eſt moy qu'il ayme)

HESPERIE.

Ah! ma ſœur, quelle ruſe afin de m'attraper?

MELISSE.

Comment par ce diſcours pourray-ie vous tromper?

HESPERIE.

Par cette habileté vous penſez me ſeduire;
Et deſſous voſtre nom me conter ſon martire.

SCENE III.

SESTIANE, MELISSE, HESPERIE.

SESTIANE.

QVELS ſont vos differens? les pourroit-on ſçauoir)

MELISSE.

Vous ſçauez que Phalante eſtoit venu me voir,
Il m'a parlé d'amour, & ma ſœur trop credule,
Dit que c'eſtoit pour elle, & que ie diſſimule.

HESPERIE.

Que vous sert de parler contre la verité ?
Et de chercher pour luy cette subtilité ?

MELISSE.

Vous aimez vostre errer quelque chose qu'on die.

SESTIANE.

Vrayement c'est vn subject pour vne Comedie :
Et si l'on le donnoit aux esprits d'apresent,
Ie pense que l'intrigue en seroit bien plaisant.
Souuent ces beaux esprits ont faute de matiere.

MELISSE.

Mais pourroit-il fournir pour vne piece entiere ?

SESTIANE.

Il ne faudroit qu'y coudre vn morceau de Romant,
Ou trouuer dans l'histoire vn bel euenement,
Pour rendre de tout poinct cette piece remplie,
Afin qu'elle eust l'honneur de parestre accomplie.

MELISSE.

Qui voudroit annoblir le Theatre François,
Et former vne piece auec toutes ses loix,
Diuine, magnifique, il faudroit entreprendre
D'assembler en vn iour tous les faicts d'Alexandre.

SESTIANE.

Vous verriez cent combats auec trop peu d'amour.
Ie me mocque, pour moy, de la reigle d'vniour.

HESPERIE.

On feroit de ma vie vne piece admirable,
S'il faut beaucoup d'amour pour la rendre agreable.
Car vous autres iugez, qui sçauez les Romans,
Si la belle Angelique eut iamais tant d'amans.

SESTIANE.

Voicy ce bel esprit dont la veine est hardie.
Nous pourrons auec luy parler de Comedie.

SCENE IV.

SESTIANE, AMIDOR, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

I'Ay ce matin appris vn nouueau compliment,
Laissez-moy repartir;

AMIDOR.

Ie saluë humblement
L'hõneur des triples sœurs, les trois belles Charites.

SESTIANE.

Nous mettõs nos beautez aux pieds de vos merites.

AMIDOR.

Dequoy s'entretenoit vostre esprit aime-Vers?

SESTIANE.

Nous discourions ici sur des sujects diuers.

MELISSE.

Nous parlions des exploicts du vaillant Alexandre.

AMIDOR.

Ce grand Roy qui cent Roys enfanta de sa cendre?
Cet enfant putatif du grand Dieu foudroyant?
Ce torrant de la guerre, orgueilleux, ondoyant?
Ce Mars plus redouté que cens mille tempestes?
Ce bras que fracassa cent millions de testes?

MELISSE.

Ie vous aime, Amidor, de le loüer ainsi.

HESPERIE.

Sçauez vous vn suiet dont nous parlions aussi?
D'vne dont la beauté peut aisément pretendre
D'auoir plus de Captifs que n'en fit Alexandre.

AMIDOR.

Donc ie la nommerois Cyprine domte cœur,

Qui d'vn trait doux poignãt subtilemẽt vainquent,
Et du poison sucré d'vne friande caillade
Rendroit des regardans la poitrine malade.

HESPERIE.

Iugez en verité laquelle est-ce de nous?

AMIDOR.

Ie ne puis, sans de deux encourir le courroux.
Pour vn tel iugement le beau pasteur de Troye
Aux Argiues flambeaux donna sa ville en proye.
Il ne faut point iuger des grandes deitez.
Ie puis nommer ainsi vos celestes beautez.

SESTIANE.

O Dieux? qu'il a d'esprit, mais il faut que ie die
Que nous parlions aussi touchant la Comedie:
Car c'est ma passion.

AMIDOR.

C'est le charme du temps:
Mais le nombre est petit des autheurs importans
Qui sçachent entonner vn carme magnifique
Pour faire bien valoir le cothurne tragique.
Pour moy ie sens ma verue aimer les grands sujets.
Ie cede le Comique à ces esprits abiects,
Ces Muses sans vigueur qui s'efforcent de plaire
Au grossier appetit d'vne ame populaire:
Puis ie voy qu'vn intrigue embrouille le cerueau.
On trouue rarement quelque suject nouueau:
Il faut les inuenter; & c'est là l'impossible.
C'est tenter sur Neptune vn naufrage visible.
Mais vn esprit hardy, sçauant & vigoureux,
D'vn tragique accident est tousiours amoureux;
Et sans auoir recours à l'onde Aganippide,
Il puise dans Sophocle, ou dedans Eurypide.

SESTIANE.

Toutefois le Comique estant bien inuenté,

Peut estre rauissant quand il est bien traitté.
Dittes, approuuez-vous ces regles des critiques,
Dont ils ont pour garãds tous les auteurs antiques,
Cette vnité de iour, de scene, d'action ?

AMIDOR.

Cette seuerité n'est qu'vne illusion.
Pourquoy s'assujettir aux crotesques chimeres
De ces emmaillotez dans leurs regles austeres ?
Qui n'osent de Phœbus attendre le retour,
Et n'ayment que des fleurs qui ne durẽt qu'vn iour?
Il faudroit tout quitter, car en traittant les fables,
Ou certains accidens d'histoires veritables,
Comment representer en obseruant ces loix,
Vn sujet en vn iour qui se passe en vn mois ?
Comment fera-t'on voir en vne mesme Scene
La ville de Corinthe auec celle d'Athene ?
Pour la troisiesme loy, la belle inuention !
Il ne faudroit qu'vne acte auec vne action.

SESTIANE.

Toutesfois ces esprits critiques & seueres,
Ont leur raisons à part qui ne sont pas legeres.
Qu'il faut poser le iour, le lieu qu'on veut choisir,
Ce qui vous interrompt oste tout le plaisir.
Tout changement destruit cette agreable Idée,
Et le fil delicat dont vostre ame est guidée.
Si l'on voit qu'vn sujet se passe en plus d'vn iour,
L'autheur, dit-on alors, m'a fait vn mauuais tour,
Il m'a fait sans dormir passer les nuicts entieres :
Excusez le pãuure homme, il a trop de matieres.
L'esprit est separé : le plaisir dit Adieu.
De mesme arriue-t'il si l'on change de lieu.
On se plaint de l'autheur : il m'a fait vn outrage :
Ie pensois estre à Rome, il m'enleue à Carthage.

Vous auez beau chanter, & tirer le rideau :
Vous ne m'y trompez pas: ie n'ay point passé l'eau.
Ils desirent aussi que d'vne haleine égale
On traite sans destour l'action principale.
En meslant deux suiets, l'vn pour l'autre nous fuit:
Cõme on void s'eschaper deux liéures que l'on suit.
Ce sont-là leurs raisons, si i'ay bonne memoire.
Ie me rapporte à vous de ce qu'on en doit croire.

AMIDOR.

L'esprit auec ces loix n'embrasse rien de grand.
La diuersité plaist, c'est ce qui nous surprend.
Dans vn mesme sujet, cent beautez amassées
Fournissent vn dessain de diuerses pensées.
Par exemple, vn riual sur l'humide element
Qui rauit vne Infante aux yeux de son amant :
Vn pere en son palais qui regrette sa perte :
La belle qui souspire en vne isle deserte :
L'Amant en terre ferme, au plus profond d'vn bois,
Qui conte sa douleur d'vne mourante voix:
Puis arme cent vaisseaux, deliure sa Princesse,
Et triomphant rameine & Riual & Maistresse:
Cependant le Roy meurt, on le met au tombeau,
Et ce malheur s'apprend au sortir du vaisseau :
Le Royaume est vacquant, la Prouince est troublée,
Des plus grands du pays la troupe est assemblée,
La discorde est entr'eux, tout bruit dans le Palais,
La Princesse suruient, qui les remet en paix,
Et ressuyant ses yeux comme Reyne elle ordonne
Que son fidele amant obtienne la Couronne.
Voyez si cet amas de grands ornemens,
Capables d'employer les plus beaux ornemens,
Trois voyages sur mer, les combats d'vne guerre,
Vn Roy mort de regret que l'on a mis en terre,
Vn retour au pays, l'appareil d'vn tombeau,

Les Estats assemblez pour faire vn Roy nouueau,
Et la Princesse en deüil qui les y vient surprendre,
En vn iour, en vn lieu, se pourroit bien estendre?
Voudriez vous perdre vn seul de ces riches objects?

SESTIANE.

Vous n'auriez autrement que fort peu de sujects.
Ie veux vous en direvn que vous pourriez biẽ faire.

AMIDOR.

Dittes, ie l'entreprens s'il a l'heur de me plaire.

SESTIANE.

On expose vn enfant dans vn bois escarté,
Qui par vne tygresse est vn temps allaitté:
La tygresse s'esloigne, on la blesse à la chasse,
Elle perd tout son sang, on la suit à la trace,
On la trouue, & l'enfant que l'on apporte au Roy,
Beau, d'vn fixe regard, incapable d'effroy,
Le Roy l'ayme, il l'esleue, il en fait ses delices,
On le void reüssir en tous ses exercices?
Voila le premier acte: & dans l'autre suiuant
Il s'eschappe, & se met à la mercy du vent:
Il aborde en vne isle où l'on faisoit la guerre:
Au milieu d'vn combat il vient comme vn tonnerre:
Prend le foible party, releue son espoir:
Vn Roy luy doit son sceptre, & desire le voir:
Il veut en sa faueur partager sa couronne:
Sa fille en le voyant à l'amour s'abandonne:
Vn horrible Geant du contraire party
Faict semer vn cartel, il en est aduery,
Il se presente au champ, il se bat, il le tuë?
Voyla des ennemis la fortune abbatuë.
Enfin dedans cet acte, il faudroit des beaux vers
Pour dire ses amours & ses combats diuers.

AMIDOR.

Ce suject est fort beau, graue, doux, manifique;

Et si ie le comprens, il est tragicomique.

SESTIANE.

La Princesse en l'autre acte, auec son cher amant
Se trouue au fons d'vn bois.

AMIDOR.

Nommez-le Lisimant,
La Princesse, Cloris, pour plus d'intelligence.

SESTIAEE.

Cloris donc en ce bois cede à sa violence:
Elle en a deux gemeaux qu'elle esleue en secret.

MELISSE.

Ma sœur, voicy mon pere.

SESTIANE.

Ah! que i'ay de regret?
C'estoit là le plus beau.

AMIDOR.

Sa rencontre est moleste.

SESTIANE.

Quelque iour, Amidor, ie vous diray le reste.

SCENE V.

ALCIDON, SESTIANE

ALCIDON.

IE vous cherchois par tout, mes filles, qu'est-ceci?
Dieux! quelle liberté? retirez-vous d'ci.
Ce n'est pas vostre faict de parler à des hommes.

SESTIANE.

Au moins remarquez biẽ l'ẽdroit où nous en sõmes.

ALCIDON.

C'est à moy de les voir, & d'en faire le chois,
Allez, ie veux bien-tost vous pourueoir toutes trois.

SCENE VI.

AMIDOR. ALCIDON.

AMIDOR.

IL faut faire l'amant de l'vne de ces belles.

ALCIDON.

Est-ce que vous ayez quelque dessein pour elles?

AMIDOR.

Ce mont si merueilleux en Sicile placé,
Sous qui gemit le corps d'Encelade oppressé
Vomissant des brasiers de sa bruslante gorge,
Ce tombeau d'Empedocle, où Vulcan fait sa forge,
Où Bronte le nerueux, cet enfumé demon,
Trauaille auec Sterope, & le uud Pyracmon,
Dans son ventre enfouffré n'eut iamais tãt de flame,
Qu'vne de ces beautez en versa dans mon ame.

ALCIDON.

Que cet homme est sçauant dedans l'antiquité!
Il sçait mesler la fable auec la verité:
Il cognoist les secrets de la philosophie?
Et mesme est entendu dans la Cosmographie.
Vous estes amoureux? & qu'est-ce que l'amour;

AMIDOR.

C'est ce Dieu genitif, par qui l'on voit le iour,
Qui perça l'embarras de la masse premiere,
Desbrouilla le chaos, fit sortir la lumiere,
Ordonna le manoir à chacun element,

Aux globes azurins donna le mouuement,
Remplit les vegetaux de semence feconde
Et par les embrions eternisa le monde,

ALCIDON.

Son esprit me rauit, son sçauoir me confond,
O dieux! qu'il est subtil, & solide, & profond!
Ie ne voy rien si beau qu'vn sçauoir admirable,
C'est vn riche tresor à tous bien preferable:
C'est vn flambeau diuin que l'on doit respecter.
Allez, ie vous estime, & vous veux contenter.
Venez ici ce soir, ie vous donne ma fille.
Vous serez quelque iour l'honneur de ma famille.

AMIDOR.

Adieu, grand producteur de trois rares beautez,
Le Ciel donne à vos iours mille felicitez.
Clothon d'or & de soye en compose la trame;
Et la fiere Atropos de long-temps ne l'entame.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FILIDAN, ARTABAZE.

FILIDAN.

QVand te pouray-ie voir, ô beauté que i'adore!
Helas! que ce desir me pique & me deuore!

ARTABAZE.

Pauure homme, ie t'entens sans cesse soûpirer.
Tu ne fais que te plaindre & te desesperer.

Ie suis

Ie suis l'effroy de ceux qui semblent redoutables,
Mais sçaches que ie suis l'espoir des miserables.
Est-ce quelque tyran qui triomphe de toy?
Et qui te faict seruir sous son iniuste loy?
Iupiter dans les Cieux peut garder son tonnerre:
Ie dompte ces maraux & i'en purge la terre.
Est-ce quelque brigand qui temporte ton bien?
Quelque part qu'il se cache, il ne luy sert de rien.
I'escalade les monts, ie descens aux abysmes,
Il n'est point contre moy d'azile pour les crimes.

FILIDAN.

Ce n'est point ma douleur.

ARTABAZE.

Quelque accident fatal.
T'a-til fait exiler de ton pays natal?
Ie veux te redonner la grace de ton Prince,
Ou mon iuste courroux destruira sa prouince.

FILIDAN.

Ce n'est point là mon mal, mes ennuis sont plus grands.)

ARTABAZE.

Regrettes-tu quelqu'vn de tes plus chers parens?
Si c'est qu'apres sa mort il te fasche de viure,
I e vay iusqu'aux enfers & ie te le deliure.

FILIDAN.

Ma douleur est bien autre, o merueilleux vainqueur.)

ARTABAZE.

Est-ce vne maladie?

FILIDAN.

Oüy, qui me tient au cœur.

ARTABAZE.

C'est vne maladie? ah! qu'elle est attrapée.
I'extermine les maux du vent de mon espée.
Mais il faut en vser en diuerses façons,
Ou feindre vne estocade, ou des estramaçons,

Selon les maux diuers.

FILIDAN.

Ce pouuoir est estrange.

ARTABAZE.

Quel est donc vostre mal ?

FILIDAN.

Mon mal vient d'vn meslange
D'ebene, d'or, d'argent, d'azur & de coral.

ARTABAZE.

Tout cela pris en poudre a causé vostre mal.
N'auoit-on point meslé quelque jus de racine
Pour donner le passage à cette medecine ;

FILIDAN.

Helas, Roy des vaillans, vous ne m'entendez pas.

ARTABAZE.

Ce titre me plaist fort.

FILIDAN.

Ie suis pres du trespas
Pour vn philtre amoureux que i'ay pris par l'oreille

ARTABAZE.

Vrayement vous me contez vne estrange merueille.
Vn philtre par l'oreille ?

FILIDAN.

Escoutez-moy, bons Dieux;
I'entens vn doux recit du coral de mes yeux,
De l'azur d'vne bouche.

ARTABAZE.

Ah Dieux ! il me fait rire.
C'est de l'azur des yeux que vous me voulez dire,
Du coral d'vne bouche.

FILIDAN.

Attendez vn moment.
C'est doncques l'vn ou l'autre.

ARTABAZE.

Ah ! vous estes amant
De quelques yeux d'azur, de quelque teint d'yuoire;

FILIDAN.

L'yuoire n'en est pas, si i'ay bonne memoire.
Mais c'est vn tel amas de parfaites beautez,
De tresors infinis, de rares qualitez,
Que ie suis, pour les voir dans vn desir extréme.

ARTABAZE.

Sans doute il veut parler de là Nymphe qui m'aime.

FILIDAN.

Quoy ? vous la connoissez ?

ARTABAZE.

Ah si ie la connois?
Cette Nymphe m'adore, elle vit sous mes loix.

FILIDAN.

Quelle viue douleur a mon ame saisie ?
Falloit il à mes maux ioindre la ialousie ?
Ne suffisoit-il pas de languir sans la voir ?

ARTABAZE.

I'en pourray bien ranger d'autres sous mon pouuoir,
Ie me suis engagé de vous donner remede,
I'ay pitié de vos maux, allez, ie vous la cede.

FILIDAN.

O Prince genereux, courtois & liberal,
Donc i'obtiendray par vous cet azur, ce coral ?
De gloire & de bonheur le ciel vous enuironne,
Que i'embrasse vos pieds.

ARTABAZE.

Allez ie vous la donne.

SCENE II.

ARTABAZE, FILIDAN, AMIDOR,

ARTABAZE.

CET homme est furieux, retirons-nous d'ici,

FILIDAN.

Pour quelle occasion le craignez vous ainsi?

ARTABAZE.

Quand ie l'ay veu tantost il s'est mis en furie.

FILIDAN.

Il n'est rien de plus doux, c'est vne rêverie.

ARTABAZE.

Toute fois il crachoit du creux de ses poulmons
L'Epode, l'Antistrophe, & cent autres demons.

FILIDAN.

Bannissez cette peur de vostre fantaiste.
Cela doit s'appeller fureur de Poësie.

ARTABAZE.

C'est là mon seul defaut, ie crains les furieux.

FILIDAN.

Quoy craindre; ayant ce bras tousiours victorieux?

ARTABAZE.

Ie m'en fuy.

FILIDAN.

Demeurez.

ARTABAZE.

Voyez comme il medite.

FILIDAN.

Que craignez vous?

ARTABAZE.

Ie crains que sa rage s'irrite.

FILIDAN.

Rasseurez vostre esprit, il medite des vers
Pour semer vostre nom par tout cet vniuers.
Quittez, cher Amidor, vos Muses bien aymées;
Et venez rendre hommage à ce dompteur d'armées.

ARTABAZE.

M'asseurez-vous de luy?

FILIDAN.

C'est le Heros du temps.

AMIDOR.

Ie vous saluë, effroy de tous les combatans,
Qui donnez ialousie à cent testes Royales.

ARTABAZE.

Il a, comme ie voy, quelques bons interuales.
Dittes, vostre fureur vous prend-elle souuent?
Faites-nous quelque signe au moins auparauant.

AMIDOR.

Ma Phebique fureur sert aux heros illustres
Pour prolonger leurs iours d'vn million de lustres.
Elle donne aux vaillans les plus beaux de ses traits.
Par exemple, alleguez quelques-vns de vos faits:
Vous verrez ma fureur qui vous les va descrire.

ARTABAZE.

Pour mes faicts valeureux ie veux bien vous en dire)
Mais tréve de fureur.

FILIDAN.

Ah! ne le craignez pas.

AMIDOR.

Iamais cette fureur ne causa de trespas.

ARTABAZE.

Sçachez que i'ay pour nom l'effroyable Artabaze,
Qui monté quelque fois sur le cheual Pegase,
Vay iusques sur la nuë œillader l'vniuers,
Pour chercher de l'employ dans les climats diuers.

Puis pour me diuertir ie vole & ie reuole
En deux heures ou trois de l'vn à l'autre pole.

AMIDOR.

Son discours thrasonic me plaist extrémement ;
Il ayme l'hyperbole, & parle grauement.

ARTABAZE.

Vn iour du haut de l'air i'appercus deux armées
D'vne chaleur pareille au combat animées :
Quand assez à les voir ie me fus diuerty,
Attendant de me ioindre au plus foible party ;
Tousiours voloit entr'eux la victoire douteuse :
Enfin de cet esbat ma valeur fut honteuse :
L'impatiente ardeur me fait fondre sur eux ;
Comme vn Aigle vaillant sur des Cygnes peureux :
Ie fends de tous costez bras, iambes, cuisses, testes :
Mesgrãds coups sefõt craindre ainsi que des tẽpestes:
I'attire sur moy seul mille traits opposez :
Mais d'vn de mes regards i'abbas les plus osez :
Enfin ie fis alors, ce qu'à peine on peut croire,
De deux champs ennemis vne seule victoire.

AMIDOR.

Cet exploict gigantesque est certes merueilleux.

ARTABAZE.

Comment descririez vous ce combat perilleux ?

AMIDOR.

Au secours Polhymnie, Erato, Thersicore.

ARTABAZE.

Fuyons, cette fureur le va reprendre encore.

FILIDAN.

Demeurez, grand guerrier, ignorez-vous les noms
Des Muses qu'il inuoque ?

ARTABAZE.

Il parle à ses demons,
Son œil n'est plus si doux, il fait mille grimaces,

Et masche entre ses dents de certaines menaces.
Voyez comme il nous lance vn regard de trauers ?

FILIDAN.

C'est de cette façon que l'on fait debons vers.

ARTABAZE.

Faut-il estre en fureur? ce mestier est estrange.
I'ayme mieux pour ce coup me passer de loüange
Pour voir faire des vers ie n'y prends pas plaisir.

AMIDOR.

I'en feray donc pour vous auec plus de loisir.
Ie veux vous presenter des enfans de ma Muse.

ARTABAZE.

Ie vous feray faueur.

FILIDAN.

Mais à quoy ie m'amuse.
Cherchons, mes yeux, cherchons ces aimables appas.

ARTABAZE.

Où courez? vous, amy, ne m'abandonnez pas,

FILIDAN.

Ne craignez rien de luy, croyez en ma parole.

ARTABAZE.

Adieu, donc pauure amant, que le Ciel vous console.

SCENE III.

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

GVerrier, ne craignez rien parmy les vertueux.
Ie voy que vous marchez d'vn pas majestueux,
Vous auez le regard d'vn grand homme de guerre ;
Et tel que Mars l'auroit s'il estoit sur la terre ;
Vous auez le parler graue, sec resonnant,
Digne de la grandeur d'vn Iupiter tonnant.

ARTABAZE.

Il est vray.

AMIDOR.

I'ay produit vne pieçe hardie,
Vn grand effort d'esprit, c'est vne tragedie,
Dont on verra bien-tost cent Poëtes ialoux.
Mais i'aurois grãd besoin qu'vn hõme tel que vous,
Pour faire bien valoir cet excellent ouurage,
Voulust representer le premier personnage.

ARTABAZE.

Ouy, ie l'entreprendray s'il est digne de moy.

AMIDOR.

C'est le grand Alexandre.

ARTABAZE.

Oüy, puis que ce grand Roy,
Par qui se vid l'Asie autrefois possedée,
Auoit de ma valeur quelque legere idée.

AMIDOR

I'ay le roolle en ma poche, il est fort furieux,
Car ie luy fais tuer ceux qu'il aime le mieux.

ARTABAZE.

C'est donc quelque demon, quelque beste effroyable,
Ah! ne le tirez point.

AMIDOR.

Ce n'est rien de semblable.
Cela n'est qu'vn escrit.

ARTABAZE.

Quoy, qui donne la mort?
Vous estes donc sorcier?

AMIDOR.

Ne craignez point si fort.

ARTABAZE.

Ah Dieux! ie suis perdu, ma valeur ny mes armes
Ne sont point par malheur à l'espreuue des charmes.

AMIDOR.

Ce ne sont que des Vers.

ARTABAZE.

C'est ce qui me faict peur,

AMIDOR.

Si vous craignez l'escrit, ie les diray par cœur.
Voyons si sur le champ vous les pourriez apprendre.

ARTABAZE.

Ie le veux.

AMIDOR.

Dittes donc, Ie suis cet Alexandre.

ARTABAZE.

Ie suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Effroy de l'Vniuers.

ARTABAZE.

Ce titre m'appartient.

AMIDOR.

Ah Dieux! dittes vos Vers.

ARTABAZE.

Ie ne suis pas si sot qu'en dire dauantage,
Ie me condamnerois en tenant ce langage.

AMIDOR.

Quelle bizarre humeur?

ARTABAZE.

Ce trait est captieux,
Afin que i'abandonne vn tiltre glorieux:
Le donnant, ie perdrois le pouuoir d'y pretendre.
Ie diray seulement, Ie suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Et qui dira le reste?

ARTABAZE.

Il faut bien, sur ma foy,
Donner le titre à dire à quel qu'autre qu'à moy:

Puis ie pourray poursuiure.

AMIDOR.

O Dieux ! quel badinage ?
On verroit deux acteurs pour vn seul personnage.

ARTABAZE.

Comme vous l'entendrez, ie ne puis autrement.

AMIDOR.

Ma foy vous le direz, i'en ay fait le serment.

ARTABAZE.

Quoy ? vous me menacez, frenetique caboche.

AMIDOR.

Ie feray donc sortir le roolle de ma poche.

ARTABAZE.

O Dieux ! à mon secours ? sauuez-moy du sorcier.

AMIDOR.

Adieu vaillant courage, Adieu franc Cheualier.

SCENE IV.

PHALANTE, AMIDOR.

PHALANTE.

DE QVOY rit Amidor?

AMIDOR.

C'est de ce Capitaine.

PHALANTE.

Amy, ie te cherchois, i'ay besoin de ta veine,
Pour vaincre vne beauté dont mon cœur est épris :
Mais pour se faire aymer, viuent les bons esprits.
Rien ne sçauroit fléchir vne humeur rigoureuse
Cõme vn Vers qui sçait plaindre vne peine amou-

AMIDOR. *reuse)*

Si c'est vne beauté qui cherisse les Vers,
I'en ay de composez sur des sujects diuers :
I'en ay sur vn refus, i'en ay sur vne absence,
I'en ay sur vn mespris, sur vne mesdisance,

I'en ay sur vn courroux, sur des yeux, sur vn ris,
Vn retour de Siluie, vn Adieu pour Cloris,
Vn songe à Berenice, vne plainte à Cassandre;
Car on choisit le nom tel que l'on le veut prendre.

PHALANTE.

Cette plainte à Cassandre est bien ce qu'il me faut.

AMIDOR.

Cette piece est sçauante, & d'vn style fort haut.

PHALANTE.

C'est comme ie la veux.

AMIDOR.

Au reste ce sont Stances,
Pleines de riches mots, des graues doleances.

PHALANTE.

Si le style en est riche, on me tient riche aussi.

AMIDOR.

Serois-ie assez heureux pour les auoir icy?

PHALANTE.

L'est-ce-la?

AMIDOR.

Non.

PHALANTE.

Quoy donc?

AMIDOR.

Vne Ode Pindarique.

PHALANTE.

Et cela?

AMIDOR.

Ce sont vers qu'on va mettre en Musique.

PHALANTE.

Ce l'est peut-estre icy.

AMIDOR.

C'est l'Adieu pour Cloris.

PHALANTE.

Et là?

AMIDOR.

Ce sont les pleurs de la bergere Iris

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est vne Anagramme en tous les hemistiches.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est vn Sonnet en lettres acrostiches.
Ah ! non ce ne l'est pas, c'est vn vœu pour Phylis.

PHALANTE.

Ne l'est-ce point icy ?

AMIDOR.

C'est sur vn teint de lys.

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

C'est vne Hymne.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est vne Eclogue.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est vne Epitaphe.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est vn Prologue.

PHALANTE.

Nous sommes malheureux.

AMIDOR.

Ie croy que la voicy.

PHALANTE.

Que les Dieux soient loüez.

AMIDOR.

Non, c'est sur vn Soucy.

PHALANTE.

Ce l'est doneques icy.

AMIDOR.

Non, cest vne Epigrame.

PHALANTE.

Cela sera donc là.

AMIDOR.

C'est vne Epithalame.

PHALANTE.

Ce sera la derniere.

AMIDOR.

A la fin ie la voy.

PHALANTE.

O Dieux!

AMIDOR.

Plainte à Cassandre.

PHALANTE.

Amy, donne la moy:
I'ayme à lire les Vers, ie suis tout en extase.

AMIDOR.

Vous ne les liriez pas auec assez d'emphase.

STANCES.

DONCQVES rigoureuse Cassandre,
Tes yeux entre-doux & hagards,
Par l'optique de leurs regards,
Me vont pulueriser en cendre.

Toute-fois parmy ces ardeurs,
Tes heteroclites froideurs
Causent vne antiperistase :
Ainsi mourant, ne mourant pas,
Ie me sens rauir en extase
Entre la vie & le trespas.

Mon cœur deuint pusilanime
Au prime aspect de ta beauté,
Et ta Scytique cruauté
Rendit mon esprit cacochime.
Tantost dans l'Eurype amoureux
Ie me croy le plus malheureux
Des indiuidus sublunaires :
Tantost ie me croy transporté
Aux espaces imaginaires
D'vne excentrique volupté.

Aussi ton humeur apocryphe
Fait que l'on te nomme en ce temps
Des hypocondres inconstans
Le veritable hieroglyphe.
Les crotesques illusions
Des fanatiques visions
Te prennent pour leur hypothese ;
Et dedans mes calamitez
Ie n'attens que la syndereſe
De tes froides neutralitez.

Autrement la metamorphose
De mon bonheur en tant de maux,
Fait que l'espoir de mes trauaux
N'est plus qu'en la metemphycose.
La catastrophe d'vn Amant

Ne trouue point de ſentiment
Dans ton ame paralytique.
Faut-il, lunatique beauté,
Que tu ſois le pole antartique
De l'amoureuſe humanité?

Chante donc la Palinodie,
Cher Paradoxe de mes ſens,
Et des ſymptomes que ie ſens.
Deſbroüille l'Encyclopedie.
Ainſi les celeſtes brandons
Verſent ſur ton chef mille dons
En lignes perpendiculaires;
Et deuant ton terme fatal,
Cent reuolutions ſolaires
Eſclairent ſur ton vertical.

PHALANTE.

Ah! que ie ſuis rauy, quelle Muſe admirable!

AMIDOR.

Que vous ſemble du ſtyle?

PHALANTE.

Il eſt incomparable.
Mais mon eſtonnement eſt ſur ces viſions,
Cette humeur apocryphe, & ces illuſions,
Dont ces vers ſont rẽplis, qui me font croire encore
Qu'on les a faicts exprez pour celle que i'adore.

AMIDOR.

Elle eſt donc lunatique?

PHALANTE.

Elle a l'eſprit gaſté
D'vne amour d'Alexandre.

AMIDOR.

Ah! quelle abſurdité.
Quoy du grãd Alexandre? elle eſt donc chimerique?

Voila ce que produit la lecture historique,
Et celle des Romans dans les ieunes esprits,
Qui de phantosmes vains sentent leurs cœurs épris.
Alors que fraischement ils ont leu quelque histoire:
Cette humeur changera.

PHALANTE.

Ie le pourrois bien croire?
Et mesmes ces beaux vers ont des charmes puissans
Pour luy bien reprocher qu'elle a perdu le sens.

AMIDOR.

Donc, au lieu de ces mots, rigoureuse Cassandre,
Mettez au premier vers, Amante d'Alexandre;
Ce traict la piquera.

PHALANTE.

L'advis est excellent.
I'admire cet esprit.

AMIDOR.

C'est là nostre talent.

PHALANTE.

Ie la pourrois bien vaincre à forces de largesses,
Si les biens luy plaisoient, i'ay de grandes richesses:
Mais ce charme est plus propre à gagner ses parens.
En voicy, ce me semble, vn des plus apparens:
Il m'a promis secours, ie vois Alcidon mesme.

AMIDOR.

Ie m'en vay cependant mediter vn Poëme.
Ces vers vallent cent frãs, à vingt francs le couplet.

PHALANTE.

Allez, ie vous promets vn habit tout complet.

SCENE V.

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE.

LYSANDRE.

VENERABLE Alcidon, ie vous offre Phalãte,
Pour digne seruiteur de ma belle parente,
Melisse vostre fille, ayant vn reuenu
Qui passe tous nos biens.

ALCIDON.

Soyez le bien venu.
Estes-vous possesseur d'vne grande richesse?

PHALANTE.

Graces aux Dieux, i'ay des biẽs dignes de ma noblesse
I'en ay dedans la ville, & i'en ay dans les champs,
Ie fay fendre la terre à cent coutres tranchans,
I'ay des prez, des forests, des estangs, des riuieres,
Des troupeaux, des haras, des forges, des minieres,
Des bourgs, & des chasteaux, des meubles à foison,
Les sacs d'or & d'argent roulent par ma maison.

ALCIDON.

Quelle richesse au monde à la vostre est égale?
De toutes vos maisons quelle est la principale?

PHALANTE.

C'est vn lieu de plaisir, sejour de mes ayeux,
A mon gré le plus beau qui soit dessoubs les Cieux.
Si vous le desirez, ie vous le vay descrire.

ALCIDON.

Vous me ferez plaisir, c'est ce que ie desire.

PHALANTE.

Ce lieu se peut nommer sejour des voluptez,
Où l'Art & la Nature étallent leurs beautez

On rencontre à l'abord vne longue auenuë
D'arbres à quatre rangs qui voisinent la nuë:
Deux prez des deux costez font voir cẽt mille fleurs,
Qui parent leurs tapis de cent viues couleurs;
Et cent petits ruisseaux coulẽt d'vn doux murmure,
Qui d'vn œil plus riant font briller la verdure.

ALCIDON.

L'abord est agreable?

LYSANDRE.

On peut auec raison
Se promettre de là quelque belle maison.

PHALANTE.

De loin on apperçoit vn portail magnifique,
De prés l'ordre est Toscan, & l'ouurage rustique:
Ce portail donne entrée en vne grande court,
Ceinte de grãds ormeaux, & d'vn ruisseau qui court
Là mille beaux pigeons & mille paons superbes
Marchent d'vn graue pas sur la pointe des herbes.
Vne fontaine au centre a son jet élancé
Par le cornet retors d'vn Triton renuersé:
Cette eau frappe le Ciel, puis retombe, & se iouë,
Sur le nez du Triton, & luy laue la ioue.
La court des deux costez, tient à deux bassecours,
De qui le grand chasteau tire tout son secours:
En l'vne est le manège, offices, escuries:
L'autre est pour le labeur, & pour les bergeries.
Au fonds de cette cour paroist cette maison
Qu'Armide eust pû choisir pour l'heureuse prison
Où furent en repos son Régnaut & ses armes,
Sãs qu'elle eust eu besoing du pouuoir de ses charmes
Au bord d'vne terrace vn grand fossé plein d'eau,
Net, profond, poissonneux, entoure le chasteau,
Pour rendre ce lieu seur contre les escalades;
Et l'appuy d'alentour ce sont des balustrades.

ALCIDON.

Cette entrée est fort belle.

PHALANTE.

Au bout du pont-leuis
Se presente vn objet dont les yeux sont rauis,
Trois portes de Porphyre, & de iaspe étofées,
Comme vn arc de triomphe enrichy de trofées,
On entre en vne court large de deux cens pas
Où cet art qu'ont produit la reigle & le compas,
(I'entens cette mignarde & noble Architecture)
Semble de tous costez surmonter la Nature.
Le logis esleué, les aisles vn peu moins,
De quatre pauillons flanquent leurs quatre coings;
Et par l'estage bas cent colomnes Doriques
Separent d'ordre égal cent figures antiques.

ALCIDON.

O Dieux!

PHALANTE.

Vne fontaine au milieu de la court
Represente Arethuse, il semble quelle court,
Qu'elle emporte d'vn Dieu le cœur & la franchise:
L'amant la suit de prés, elle pense estre prise
Elle inuoque Diane, & dans ce temps fatal
Iallit dessous ses pieds vn long trait de Cristal:
Cette eau qui va noyer sa mortelle despoüille,
En mesme temps l'estonne & l'arreste, & le moüille.
En chaque pauillon sont des appartemens
Qui selon les saisons seruent de logements,
Pour l'Esté, pour l'Hyuer, le Printëps, ou l'Autonne:
Ainsi que vient le chaud, ou qu'il nous abandonne.
L'ornement des planchers & celuy des lambris.
Brillent de tous costez de dorures sans pris:
Au bout des pauillons on vòid deux galleries,
Où le peintre épuisa ses doctes réveries.

Les meubles ſomptueux, éclatans & diuers,
Feroient croire à vos yeux que de tout l'Vniuers
On a fait apporter les plus riches ouurages
Pour rendre à ce beau lieu de ſignalez hommages.

ALCIDON.

Vous nous contez ſans doute vn palais enchanté.

LYSANDRE.

Eſcoutons.

PHALANTE.

Les iardins n'ont pas moins de beauté.
D'abord on apperçoit vn parterre s'eſtandre,
Où de rauiſſement l'œil ſe laiſſe ſurprendre.
Ses grands compartimens forment mille fleurons;
Et cent diuerſes fleurs naiſſent aux enuirons,
Au milieu du parterre vne grande fontaine
Iette en l'air vn torrent de ſa feconde veine.
La figure eſt antique? vn Neptune d'airain
Armé de ſon trident dompte vn cheual marin:
Le monſtre, des naſeaux lãte l'eau iuſqu'aux nuës,
Qui retombe auec bruit en parcelles menues:
Le Dieu void de ſa barbe, & de ſon grand trident
Degoutter mille flots, & n'eſt pas moins ardent.

ALCIDON.

I'ayme toutes ces eaux.

PHALANTE.

Quatre belles Sirenes
Dans les coins du jardin forment quatre fontaines,
Dont les baſſins pareils ont les boüillons égaux:
Le parterre eſt enceint de trois larges canaux.
Ce lieu ſemble coupé du dos d'vne montagne,
Et découure à main droitte vne riche campagne,
Vn bois, vne riuiere, & toutes ces beautez,
Dont les yeux innocens font leurs felicitez.
Le grand parc ſe ſepare en ſuperbes allées,

Par mes riches ayeux en tous sens égalées.
Les arbres en sont beaux, & droicts & cheuelus;
Et se joignant en haut de leurs rameaux feüillus,
Parlent en murmurant, s'embrassent comme freres,
Et Contre les chaleurs sont des Dieux tutelaires.
Vn verd & long tapis par le milieu s'estend,
Qu'entre-void le Soleil d'un rayon tremblottant:
Deux ruisseaux aux costez moüillent les palissades,
Interrompant leurs cours par cent mille cascades.
Au bout des promenoirs en vn lieu reculé
Se découure vn rond d'eau d'espace signalé:
Diane est au milieu de colere animée,
Et Niobe en rocher à demy transformée.
La Reine au lieu de pleurs verse de gros torrens:
Sa ieune fille encor l'estreint de bras mourans:
Et ses autres enfans comme figures vrayes
Font sortir pour du säg vn jet d'eau de leurs playes:
L'estang dont le sein vaste engouffre ces canaux,
D'vn bruit continuel semble plaindre leurs maux.

ALCIDON.

Ce rond d'eau me plaist fort.

PHALANTE.

Autour des palissades
Cent niches en leurs creux ont autant de Nayades,
Qui d'vn vase de marbre élancent vn trait d'eau,
Qui se rend comme vn arc dans le large vaisseau;
Et les admirateurs de ces beaux lieux humides
Se promeinent autour sous des voûtes liquides.

ALCIDON.

Quel plaisir, ô bons Dieux!

PHALANTE.

Loin de là s'appercoit
Vn iardin que l'on sent plutost qu'on ne le voit:
Mille grands orengers en égale distance

De fruicts meslez de fleurs iettent vne abondance ;
Ils semblent orgueilleux de voir leur beau tre or ;
Que leurs fleurs sõt d'argẽt, & que leur fruit est d'o
Et pour se distinguer chacun d'eux s'accompagne
Ou d'vn myrthe amoureux, ou d'vn jasmin d'Espagne

ALCIDON.

Que tous ces beaux iardins ont de charmans appas !

PHALANTE.

En suitte est vn grand lieu large de mille pas.
Dans les quatre costez sont vingt grottes humides ;
Et l'on void au milieu le lac des Danaïdes.
Ses bords sont balustrez, & cent legers batteaux,
Peints de blanc & d'azur voltigent sur les eaux :
Où sans craindre le sort qui meine aux funerailles
Se donnent quelquefois d'innocentes batailles.
Vn grand rocher s'esleue au milieu de l'estang,
Où les cinquante sœurs faites de marbre blanc
Portent incessament leurs peines meritées
D'auoir en leurs maris leurs mains ensanglantées ;
Et souffrant vn trauail qui ne sçauroit finir,
Semblent incessament aller & reuenir.
Au haut, trois de ses sœurs à cruche renuersée,
Font choir trois gros torrens dans la tonne percée :
La tonne respand l'eau par mille trous diuers :
Le roc qui la reçoit en a les flancs couuerts.
Au bas l'vne des Sœurs puise à teste courbée,
L'autre monte & se plaint que sa cruche est tõbée:
L'vne monte chargée, & l'autre qui descend
Semble ayder à sa sœur sur le degré glissant ;
L'vne est preste à verser, l'autre reprend haleine :
L'œil mesme qui les void prẽd sa part de leur peine.
L'eau que ce vain trauail tourmente tant de fois
Semble accuser des Dieux les inégales lois,
Et redire en tombant d'vne voix gemissante,

Pourquoy souffre-je tant . moy qui suis innocente?
Ce bruit & ce trauail charment tant les esprits.
Qu'on perd tout souuenir tant l'on en est épris.

ALCIDON.

O Dieux ! n'en dites plus, ie suis plein des merueilles;
Vous m'auez en ce lieu charmé par les oreilles.

LYSANDRE.

I'entendrois ce recit volontiers tout vn iour.

ALCIDON.

Ie me promene encor dedans ce beau seiour.
Il est vray, la richesse est vne belle chose :
Toute felicité dedans elle est enclose.
Vn pauure n'est qu'vn sot. Allez, ie vous reçoy:
Venez deuers le soir vous presenter à moy.
Ie vous donne ma fille, & veux qu'elle vous ayme.
Cette offre de vos vœux m'est vne gloire extréme.

PHALANTE.

Effacez de son cœur quelques impressions,
Qui pouroient faire tort à mes affections.

ALCIDON.

Melisse feroit elle vne faute si grande ?
Phalante, il vous suffit, i'en recoy la demande.

LYSANDRE.

Au moins dãs ce beau lieu, quand ie vous iray voir,
I'auray mon logement,

PHALANTE.

Vous aurez tout pouuoir

Fin du troisiéme acte

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELISSE.

VAinqueur de l'Orient, guerrier infatiguable
A qui des Conquerans nul ne fut comparable,
Foudre qui si soudain rauagea l'Vniuers,
Heros qui merita cent eloges diuers,
Et dont mille combats establirent l'Empire,
C'est toy seul que i'adore, & pour qui ie soupire.
Soit que ie te contemple en la fleur de tes ans,
Quand aux yeux étonnez de mille courtisans
Par vne adresse viue, & qui n'eut point d'égale
Tu domptas la fureur du fougueux Bucephale.
Ou quand tu fis l'essay de tes guerrieres mains
Sur les forces d'Athenes, & l'orgueil des Thebains;
Ou quand tu fis trembler, à voir ta ieune audace,
Le Danube glacé, l'Illyrie, & la Thrace;
Ie dis, voyant l'effort de tes premiers exploicts
Qui iusques aux Germains firent craindre tes loix,
Que fera ce grand fleuue au milieu de sa course,
S'il rauage ses bords au sortir de sa source?
Puis quand ayant passé les flots de l'Helespont,
Ie voy dans peu de temps sur ton auguste front
Flotter superbement les palmes immortelles
Des combats du Granique, & d'Issus, & d'Arbelles:
Ou quand ie voy ton char suiuy de tous costez
De Satrapes captifs, & d'illustres beautez,
De chameaux chargez d'or, de meubles magnifiques,

Les tresors amassez par tant de Roys Persiques ;
Ou quand ie t'apperçoy sur ce thrône éclatant ,
Dont l'œil de tous les Grecs se trouua si content ,
Goûter auec plaisir les fruicts de ta victoire :
Quel vainqueur dis-je alors eut iamais tãt de gloire
Mais quand par trop de cœur ie te vois engager
Au bourg des Malliens en vn si grand danger ,
En ce lieu malheureux qui creut porter la marque
De l'indigne tombeau d'vn si digne Monarque ;
Ie tremble en te voyant le premier à l'assaut ,
Les escholles se rompre , & toy seul sur le haut
Qui frappes de l'espée , & du bouclier te pares
Du choc impetueux de mille traicts barbares :
Mais l'effroy me saisit , & d'horreur ie fremy ,
Quand tu te lances seul dans l'enclos ennemy ;
Et que seul tu soustiens les puissantes attaques
Des plus desesperez d'entre les Oxydraques.
C'est là, puis que si tard on te vint secourir
Si ton corps fut mortel , que tu deuois mourir.
Aussi n'estois-tu pas d'vne mortelle essence ,
Le plus puissant des Dieux te donna la naissance ;
Iamais mortel ne fit tant d'exploicts glorieux ,
Et ne porta si loin son bras victorieux.
Puis digne fils des Dieux qu'vn Bacchus, qu'vn Her-
Croire que tu sois mort, c'est chose ridicule. (cule(
De tes membres diuins la precieuse odeur
Marquoit euidemment ta celeste grandeur.
Non tu vis dans les Cieux (car par quelque auãture
Quelque corps pour le tien fut mis en sepulture)
Mais ie croirois plutost que tu fus transporté
Dans le charmant sejour d'vn palais enchanté :
Où ta ieune vigueur , ta beauté , ton courage ,
Du tẽps ny de la mort ne craignent point l'outrage,
Et si tu veux sçauoir l'espoir de mon amour ,

C'est que d'vn si beau lieu tu sortiras vn iour :
Tu semeras l'effroy sur la terre & sur l'onde,
Pour uiuant ton dessein des conquestes du monde.
O le charmant plaisir que ie dois receuoir
Si i'ay durant mes iours le bonheur de te voir !
Il me semble desia que mon amour m'ordonne
Que ie t'aille trouuer en habit d'Amazone.
O mon cher Alexandre, espoir de mes amours,
Voudrois-tu biẽ pour moy t'arrester quelques iours,
Pour produire vn enfant de race valeureuse ?
Car ie sens en ta'ymant que ie suis genereuse.

SCENE II.

MELISSE, ARTABAZE.

MELISSE.

QVand pourray-je gouster tant de felicité,
Alexandre, mon cœur.

ARTABAZE.

Quelle est cette beauté
Qui parle d'Alexandre ? elle paroist hardie.
Ma foy vous le verrez, c'est cette Tragedie
Dont parloit ce fantasque, elle en dit quelques vers.

MELISSE.

Oũy, ie le veux chercher par tout cet Vniuers.
Mais quel braue guerrier me vient ici surprendre ?

ARTABAZE.

Il faut luy repartir : Ie suis cet Alexandre.

MELISSE.

Vous estes Alexandre ? ô mes yeux bien heureux,
Vous voyez donc l'obiet de mes vœux amoureux :
Que i'embrasse vos pieds, grand Prince que i'adore.
Quitte, quitte, mon cœur l'ennuy qui te deuore :

Ie le voy, ce grand Roy, ce Heros nompareil,
Le plus grand que iamais esclaira le Soleil,
Ce fils de Iupiter, ce prodige en courage.

ARTABAZE.

Cette fille à mon gré faict bien son personnage.

MELISSE.

Vous estes Alexandre? au moins encore vn mot:
Poursuiuez de parler.

ARTABAZE.

Ie ne suis pas si sot,

MELISSE.

Parlez donc cher obiet dont mon ame est éprise.

ARTABAZE.

Ie suis cét Alexandre, & cela vous suffise.

MELISSE.

Il me suffit de vray d'auoir l'heur de vous voir.
Vous forcer de parler, c'et passer mon deuoir:
Effroy de l'Vniuers, c'est par trop entreprendre.

ARTABAZE.

Est-ce pour moy ce tiltre, ou bien pour Alexandre?

MELISSE.

Comment l'entendez vous?

ARTABAZE.

Si ce tiltre est pour moy,
Comme m'appartenant, aussi ie le reçoy:
Mais ie le maintiens faux & c'est pour Alexandre?

MELISSE.

Vous tenez vn discours que ie ne puis comprendre.
Vous estes Alexandre, & vous ne l'estes pas?

ARTABAZE.

C'est par moy qu'Alexandre a souffert le trespas.

MELISSE.

Vous l'estes donc sans l'estre? à present Alexandre,
Est comme le Phœnix qui renaist de sa cendre?

Car c'est luy qui reuit, & si ce ne l'est plus ?
A peine i'entendois ces propos ambigus.
Mais, ô cher Alexandre ! ô Prince qui m'embraze!

ARTABAZE.

Laissons la Tragedie ; on m'appelle Artabaze,
Plus craint que le tonnerre, & l'orage, & les vents.

MELISSE.

Artabaze est le nom de l'vn de vos suiuants,
Qui le fut de Darie, Ah ! le voudriez vous prẽdre!
O Dieux! ne quittez point ce beau nom d'Alexãdre!

ARTABAZE.

Artabaze est le nom du plus grand des guerriers,
Dont le front est chargé de cent mille lauriers.

MELISSE.

Faites-moy donc entendre ; est-ce metamorphose
Qui vous fait Artabaze, ou bien metempsycose ?

ARTABAZE.

Quoy ? vous dites aussi des mots de ce Sorcier
Qui fit la Tragedie ?

MELISSE.

Inuincible Guerrier,
Alors qu'on vous creut mort par charme ou maladie
Ce fut donc vn Sorcier qui fit le Tragedie?

ARTABAZE.

Il est vray que de peur i'en ay pensé mourir.
Vous a t'on dit l'effroy qui ma tant fait courir ?

MELISSE.

Quoy donc ? il vous fit peur, ô valeur sans seconde.

ARTABAZE.

Il m'a faict disparoistre aux yeux de tout le monde.

MELISSE.

Vous disparustes donc par vn charme puissant ?

ARTABAZE.

Par des mots qui pouuoient en effrayer vn cent

Par vn certain demon qu'il portoit dans sa poche.

MELISSE.

O Dieux!

ARTABAZE.

Nul de sa mort ne fut iamais si proche.

MELISSE.

Depuis cet accident qu'il s'est fait de combats!

ARTABAZE.

Quels combats se sont faicts?

MELISSE.

Ne les sçauez-vous pas?

ARTABAZE.

On s'est battu sans moy? Ie deteste, i'enrage.

MELISSE.

Ce fut lors que vos chefs eurent faict le partage
De tous ces grands pays conquis par nos trauaux.

ARTABAZE.

Ie les feray tous pendre; où sont-ils, ces maraux?
Ils partagent mon bien?

MELISSE.

Depuis leurs destinées
On pouroit bien cõpter prés de deux mille années.

ARTABAZE.

Les Dieux pour les sauuer de mon iuste couroux
Ont mis asseurément cet espace entre nous.

MELISSE.

Helas! où courez-vous?

ARTABAZE.

Ce Sorcier me veut prendre

MELISSE.

Ie vous suiuray par tout, ô mon cher Alexandre.

SCENE III.

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

IE la voy cette belle, à ce coup ie la voy.
Cruelle, impitoyable, où fieyez-vous de moy?
La mauuaise qu'elle est, ie l'auois apperceuë,
Mais l'ingratte aussi-tost s'est soustraite à ma veuë:
Elle a priué mes yeux d'vn si diuin plaisir,
Pour augmenter en moy la fureur du desir.
Amidor ie l'ay veuë.

AMIDOR.

As-tu veu cette belle?

FILIDAN.

I'ay veu comme vn éclair cette beauté cruelle.
Mais ne l'as-tu point veue? à quoy dõc rêvois-tu?

AMIDOR.

Ie rêvois au malheur des hommes de vertu.
Qu'en ce siecle ignorant les Autheurs d'importance
Languissent sans estime, & sans reconnoissance.

FILIDAN.

C'est ainsi que par fois en des lieus écartez
S'offrent aux yeux humains les celestes beautez:
On les void sans les voir: ces belles immortelles
Sont en mesme moment & douces & cruelles.

AMIDOR.

Siecle ingrat, autrefois Sophocle eut cet honneur
Qu'en l'Isle de Sámos on le mit Gouuerneur
Pour vne Ttagedie, ainsi qu'on le raconte:
Ie deurois estre vn Roy pour le moins à ce compte.

FILIDAN.

Dieux! qu'elle m'a laissé dans vn ardent desir

De voir son beau visage auec plus de loisir.

AMIDOR.

Quel homme enfla iamais comme moy sa parole?
Et qui iamais plus haut a porté l'hyperbole?

SCENE V.

FILIDAN, HESPERIE, AMIDOR. SESTIANE.

FILIDAN.

COMME de sa beauté tu connois la grandeur,
Crois tu, cher confidëtde ma nouuelle ardeur,
Que ma fidelité puisse estre assez heureuse
Pour fleschir quelque iour cette humeur rigoureuse

HESPERIE.

Escoute, chere sœur, ce miserable Amant
Qui feint ne me point voir pour dire son tourment.

AMIDOR.

Les grands peuuent donner les soustiens d'vne vie,
Qui par mille accidens nous peut-estre rauie:
Mais par vn vers puissant comme la deïté
Ie puis leur faire don de l'immortalité.

FILIDAN.

Ah! qu'elle est rigoureuse à son Amant fidelle?

AMIDOR.

Ah! que pour les sçauans la saison est cruelle?

FILIDAN.

Beauté, si tu pouuois sçauoir tous mes trauaux!

AMIDOR.

Siecle, si tu pouuois sçauoir ce que ie vaux!

FILIDAN.

I'aurois en ton amour vne place authentique.

AMIDOR.

I'aurois vne ſtatuë en la place publique,

HESPERIE.

I'ay pitié de les voir en cette egalité,
L'vn ſe plaindre du temps, l'autre de ma beauté.

SESTIANE.

Non, c'eſt vn Dialogue, Amidor l'eſtudie
Pour en faire vne Scene en quelque Comedie.

HESPERIE.

Ah! ne le croyez pas, l'vn & l'autre en effect
Ont du temps & de moy l'eſprit mal ſatisfaict
Voyez qu'ils ſont réueurs, ſçachõs-le auec adreſſe.
Dõcques vous vous plaignez d'vne ingrate mai-

FILIDAN. *ſtreſſe)*

Si c'eſt quelque pitié naiſſante en voſtre cœur
Qui vous faſſe ẽquerir quel trait fut mõ vainqueur
Sçachez qu'il vint d'vn œil que i'adore en mõ ame.

HESPERIE.

Voyez qui l'eſt adroit à me conter ſa flame.
Quelle eſt dõc la beauté d'où vient voſtre tourmẽt?

FILIDAN.

C'eſt celle que i'ay veuë en ce meſme moment.

HESPERIE.

C'eſt dõcques pour ma ſœur que voſtre cœur ſoûpire?

FILIDAN.

Non.

HESPERIE.

Ma ſœur, pouuoi-il plus adroitement dire
Que c'eſt moy qu'il cherit, car c'eſt l'vne des deux.
Reſpectueux Amant, on accepte vos vœux;
Celle que vous aymez, de ma part vous aſſeure.
Qu'elle a pitié des maux que voſtre cœur endure
Mais ſans rien deſirer adorez ſa vertu.

FILIDAN.

FILIDAN.

O doux soulagement d'vn esprit abbatu;
Que ie baise vos mains pour l'heureuse nouuelle
Que ma Deesse enuoye à son amant fidelle.

HESPERIE.

Mais vous de qui l'esprit par tant de nobles vers
Du bruit de cette Nymphe a remply l'Vniuers,
Quittés vos déplaisirs, car pour reconnoissance
Sçachez qu'elle vous donne vne ample recompence.

FILIDAN.

Il est vray que c'est luy qui causa mon ardeur.

AMIDOR.

Quel don puis-je esperer digne de sa grandeur?

HESPERIE.

Vous allez deuenir le plus riche du monde.

AMIDOR.

Helas! sur quoy veut on que cet espoir se fonde?

HESPERIE.

Elle peut pour le moins compter cent mille Amans
Qui viuant sous les loix souffrent mille tourmens.
Elle va publier, pour soulager leur peine,
Qu'ils n'ont qu'à luy donner des vers de vostre veine:
Vous verrez arriuer de cent climats diuers
Ces pauures languissans pour auoir de vos vers,
Vous offrir des presens, & des innombrables sõmes:
Vous voila dans vn mois le plus riche des hommes.

AMIDOR.

O Dieux! les voyageurs sur les Indiques bors
N'amasserent iamais de si riches tresors.
Quels beaux chants triõphaux, & quels Panegyriques
Meriteront de moy ses bontez heroïques?

FILIDAN.

Dieux! qu'elle est magnifique! & que cette beauté
Exerce heureusement la liberalité

SESTIANE.

I'ayme bien Amidor, mais il faut que ie die
Que s'il deuient si riche, Adieu la Comedie.
Car il ne voudra plus s'embroüiller le cerueau
Que pour vne Epigramme, ou pour vn air nouueau.

AMIDOR.

I'auray plus de loisir, Sestiane, au contraire,
I'en feray pour ma gloire & pour me satisfaire.
Mais s'il faut que les biens m'arriuent à foison,
Il faut donc que ie loue vne grande maison:
Car ma chambre est petite, à peine suffit-elle
Pour vn lict, vne table, auec vne escabelle.

SESTIANE.

Auant que voir chez vous la richesse venir,
Ie veux de vostre Muse vne grace obtenir.

AMIDOR.

Commandez seulement.

SESTIANE.

Qu'elle veüille descrire
Ce suject que tantost ie commançois à dire.

AMIDOR.

Oüy, ie vous le promets; ce sujet me plaist fort:
Et merite vn esprit qui puisse faire effort.
L'inuention m'en charme, & sa belle conduite.
Ie me meurs du desir d'en apprendre la suite.
Nous estions demeurez sur ces petits gemeaux
Que Cloris esleuoit.

SESTIANE.

Tous deux estoient fort beaux.
L'on admiroit en eux sur tout la ressemblance.
Le pere de Cloris n'en eut point cognoissance:
On les faisait nourrir en des lieux écartez;
Enfin les voilà grands, aimez de cent beautez.
Le visage de l'vn tout à l'autre semblable

Fait naistre tous les iours quelque intrigue agreable
Cet acte seroit plein de plaisantes erreurs:
Mesmes on y peut mesler quelques douces fureurs.

AMIDOR.

Vrayement vous l'entendez.

SESTIANE.

I'entens vn peu ces choses,
Car i'ay leu les Romans & les Metamorphoses.
Dedans l'acte quatriéme. O Dieux! cher Amidor,
I'entens quelqu'vn venir pour nous troubler encor?
Tirons nous à l'escart. Cependant, Hesperie,
Si quelqu'vn suruenoit, parlez luy ie vous prie,
Ie luy diray le reste icy dans quelque lieu.

AMIDOR.

Allons, ma Melpomene, & vous, ma Nymphe, Adieu.

SETIANE.

Vous verrez si la fin ent iamais son égale.

HESPERIE.

Quoy? seule auecques luy?

SESTIANE.

Ce sera sans scandale.
Nous ne sommes qu'esprit, & pour estre à l'escart,
Le corps en nos amours ne prend aucune part.

SCENE V.

ARTABAZE, MELISSE, FILIDAN.

HESPERIE.

ARTABAZE.

O DIEVX! quelle pitié! Ie suis couru des Dames,)
Mais ie ne puis tout seul soulager tant de flames

MELISSE.

O mon cher Alexandre, helas! me fuyez vous?
Alexandre Artabaze, appaisez ce courroux.

ARTABAZE.

I'ay trop d'amour ailleurs, ie ne puis vous entẽdre.

MELISSE.

Ie vous suiuray par tout, ô mon cher Alexandre.

FILIDAN.

Cet éclair de beauté vient de paresstre icy,
Arreste, ma cruelle, arreste, mon soucy.

SCENE VI.

ALCIDON, HESPERIE.

ALCIDON.

QVEL bruit ay-je entendu?

HESPERIE.

Que ie suis miserable!

ALCIDON.

Qu'auez-vous à pleurer?

HESPERIE.

Ah! que ie suis coupable!

ALCIDON.

Quoy donc, elle s'accuse? helas ie suis perdu.
I'ay pour la marier vn peu trop attendu.
Ie sçauois que la garde en estoit dangereuse.
Quel mal auez-vous faict?

HESPERIE.

O beauté malheureuse!

ALCIDON.

La méchante a forfait sans doute à son honneur,
Mais ie veux estrangler le traistre suborneur,
Quel malias-tu donc faict?

HESPERIE.

Ah ! le pourrez-vous croire?
Ie pensois de vos iours estre l'heur & la gloire:
Mais ie suis vostre honte, & le fatal tison
Qui remplira de feu toute vostre maison.

ALCIDON.

Et de crainte & d'horreur tout le corps me chan-

HESPERIE. *(celle*

Ah ! qu'à vostre malheur vous me fistes si belle ?

ALCIDON.

Rends donc de mon malheur mon esprit esclaircy.

HESPERIE.

Quel spectacle, bons Dieux, ie viens de voir icy?
O mes yeux criminels, versez, versez des larmes
Sur ce cruel amas de beautez & de charmes.
C'est vous, mes chers tresors, qui causez ces mal-

ALCIDON. *(heur*

Au moins pour me parler, appaise tes douleurs.

HESPERIE.

Puis que vous le voulez, i'ay honte, ie l'auoüe:
Mais pour dire nos maux, il faut que ie me louë.
Dés que i'ouuris les yeux pour regarder le iour,
Ie les ouuris aussi pour donner de l'amour.
Ceux qui me pouuoiët voir, m'aymoiët des mõ ëfãce
Au moins de mes beautez adoroient l'esperance.
Chacun contribuoit à mes ieunes plaisirs?
Et ma beauté croissant, croissoient tous les desirs.
Enfin ie deuins grande, & quelque part que i'aille
Mes yeux à tous les cœurs liurent une bataille.
L'vn dit, ie suis blessé; l'autre dit, ie suis mort:
L'vn pense resister à mon premier effort ;
Sur ce simple regard d'vn plus vif ie redouble,
Soudain le teint blémit, voila l'œll qui se trouble,
Le bruit de ma beauté se rêpant en tous lieux,
Et l'on ne parle plus que des coups de mes yeux.
Mille Amans sur ce bruit à des flammes si belles

Ainsi que papillons viennent bruſler leurs aiſles.
Ie rencontre par tout des viſages bleſmis?
Des yeux qui font des vœux à leurs doux ennemis:
Ie ſuis comme vn miracle en tous endroicts ſuiuie,
Et meſme en ma faueur ie fay parler l'enuie,
Enfin tous les Amans qui viuent ſous les cieux
Se trouuent aſſeruis au pouuoir de mes yeux,
Voyla donc noſtre gloire : ah ! diſons noſtre honte.
Tandis d'autres beautez on ne faict plus de compte.
On s'addreſſe à moy ſeule, & pas vn ſeul mortel
Pour offrir ſon encens ne cherche vn autre Autel.
Ainſi mes pauures ſœurs : ah ! de douleur ie creue,
La parole me manque.

ALCIDON.

Helas ! ma fille, acheue.

HESPERIE.

Doncques mes pauures ſœurs ſe voyans ſans Amant.
Qu'elles iettent ſur tous leurs regards vainement,
Sont reduites enfin à ces malheurs extrêmes
Qu'elles vont rechercher les hommes elles-meſmes.
L'vne faiſant ſemblant de conferer des vers,
Court apres vn Poëte? & dans les lieux couuerts,
Eſloignez de mes yeux, taſche à gagner ſon ame.
L'autre ſe void reduite à cette honte infame
De ſuiure vn Capitaine, à toute heure, en tous lieux
Au veu de tout le monde.

ALCIDON.

Eſt-il poſſible ? ô Dieux

HESPERIE.

Et le nommant ſon cœur, & ſon cher Alexandre.
Mais iugez quels ſecours elles peuuent attendre.
C'eſt pour moy ſeulemẽt que l'vn fait tant de vers;
Et l'autre pour moy ſeul a couru l'Vniuers,
A vaincu tout guerriers ſur la terre & ſur l'onde

Pour me faire auoüer la plus belle du monde.
Voyez si i'ay sujet de répandre des pleurs,
D'accuser ma beauté, source de nos malheurs,
Qui cause en lieu de gloire vne honte eternelle.
Ah! mon pere pourquoy me fistes-vous si belle?

ALCIDON.

O sent-elles, bons Dieux! tesmoigner leur ardeur?
A ce compte vos sœurs ont perdu la pudeur?
Maisn'est-ce point aussi trop d'amour de vous-mesme
Qui vous faict quelquefois reuer que l'ō vous ayme
Ie n'entens point parler de tous ces amoureux.

HESPERIE.

Si i'auois moins d'amans, nous seriōs plus heureux.

ALCIDON.

Mais l'amour de vos sœurs est-ce chose certaine?

HESPERIE.

Vous le pourrez sçauoir, voila la Capitaine.

ALCIDON.

Ie veux l'entretenir, retirez-vous d'icy.
I'auray sur ce sujet mon esprit éclaircy.

SCENE VII.

ARTABAZE, ALCIDON,

ARTABAZE.

BON homme, approchez-vous, venez me rendre hommage,

ALCIDON.

Valeureux fils de Mars, & sa viuante image,
I'adore auec respect vostre illustre grandeur,
Et de vos faicts guerriers i'admire la splendeur.

ARTABAZE.

Il me gagne le cœur, l'humilité me charme:
C'est ce qui m'adoucit, c'est ce qui me desarme,
Vous auez vne fille?

ALCIDON,

Ouy, Guerrier, i'en ay trois.

ARTABAZE.

I'eusse esté, s'il m'eust pleu, le gendre de cent Rois
Ie veux vous combler d'heur, il m'en prẽd fantaisie
En deussent tous ces Roys creuer de jalousie,

ALCIDON.

De deux filles que i'ay, si l'on m'a bien instruit,
Vous en poursuiuez l'vne, & l'autre vous poursuit.

ARTABAZE.

Quoy? i'en poursuis quelqu'vne? ah! quelle ré-
(uerie.

ALCIDON.

N'estes-vous pas Amant de ma fille Hesperie?

ARTABAZE.

Qu'elle est cette Hesperie? ô Dieux! cette beauté
Se mesle d'attenter à cette vanité?
Vanité temeraire, & digne de supplice,
Qu'à peine souffrirois-je en vne Imperatrice?
Moy que mille beautez pourchassent à l'enuy,
Qui suis d'elles par tout à toute heure suiuy;
Qui n'ay qu'à regarder celle qui me peut plaire,
Pour dire, allez, c'est vous que ie veux satisfaire.
Entr'autres la constance, & l'ardente amitié
D'vne qui me poursuit, vous feroit bien pitié,
Qui me nomme son tout, & son cher Alexandre.

ALCIDON.

C'est ma fille.

ARTABAZE.

Il est vray, l'on vient de me l'apprendre.
Certes, elle ne cede à nulle de ces lieux,

Et peut bien meriter un regard de mes yeux:
Mais iugez de combien elle s'estoit trompée
Ayant sceu le pays conquis par mon espée?
Ayant oüy parler de mes faicts glorieux,
Qui m'ont de l'Vniuers rendu victorieux.
Son esprit se bornoit à ne pouuoir comprendre
Sinon qu'elle voyoit vn second Alexandre.
Ce nom me faschoit fort comme indigne de moy.
Car biẽ qu'il fust vaillãt, biẽ qu'il fust vn grãd Roy
Peut estre au quart du monde il fit iadis la guerre,
Et pour moy i'ay conquis tout le rond de la terre

ALCIDON.

Hé quoy? ie n'ay point leu l'histoire de vos faicts:
Où vend-on ce beau liure?

ARTABAZE.

Il ne parut iamais,
L'autheur qui me suiuit en ce fameux voyage,
Auec tous ses escrits perit par vn naufrage.
De vostre fille enfin i'ay détrompé l'esprit,
Qu'on me nomme Artabaze, & qu'elle se méprit,
Alors qu'elle pensa que i'estois Alexandre.
I'ay bien eu quelque peine à luy faire comprendre,
Tant elle estoit broüillée en son entendement:
Mais elle a faict alors vn coup de iugement.
Pour gagner mon amour par vn beau stratagéme,
Elle feint sur le champ vne colere extréme,
Mesme elle ose bien passer iusqu'au mespris:
Son dessein reüssit, soudain i'en suis épris:
Mon cœur luy fait present de sa noble franchise,
Car ie fuy qui me suit, i'ayme qui me mesprise.
Nul ne sçauroit plus haut porter l'ambition
Que d'oser reuenir sur ma presomption:
C'est vn traict genereux, & d'vn hardy courage,
Aussi pour ce sujet ie l'ayme dauantage.

Ie veux croire qu'vn iour il naistra de nous deux
Vn des plus grands guerriers & des plus hazardeux
Vn qui se fera voir sur la terre sur l'onde
Mon digne successeur à l'Empire du monde.

ALCIDON.

Vous estez Empereur?

ARTABAZE.

Ie le suis en pouuoir.

ALCIDON.

Il faut donc deuant vous estre dans son deuoir.

ARTABAZE.

Couurez-vous, ces respects ne sont que tyrannies,
Ie ne m'amuse pas à ces ceremonies.

ALCIDON.

Vous deuriez donc auoir en cette qualité
Grand nombre de suiuans.

ARTABAZE.

Ce n'est que vanité
A garder mes Estats ma suitte est occupée.
Ie suis, il me suffit, suiuy de mon espée.

ALCIDON.

Vous me ferez faueur si vous me racontez
Où sont ceux maintenant que vous auez domptez?
Sont-ils morts ou captifs tous ces Rois & ces Princes

ARTABAZE.

Nõ, ie leur ay fait grace, il sõt dans leurs Prouinces;
Mais ils sont seulement décheus de leurs honneurs:
Car au lieu d'estre Rois, ce sont des Gouuerneurs.

ALCIDON.

Quel temps auez-vous mis pour conquerir la terre?

ARTABAZE.

En vn mois à peu prez i'acheuay cette guerre.
Ie pris, s'il m'en souuient, l'Europe en quatre iours
Et sans de ma victoire interrompre le cours,

Ie fis voile en Asie, & passant le Bosphore
En six iours ie domptay les peuples de l'Aurore,
En deux iours ie reuins de ces lieux reculez,
Ie passay la mer rouge & les sablons bruslez,
Puis en moins de huict mois ie pris toute l'Affrique,
De là passant les flots de la mer Atlantique
Ie conquis les climats de nouueau découuerts,
Et feus au bout d'vn mois maistre de l'Vniuers.

ALCIDON.

O Dieux! que la valeur est chose merueilleuse?
Qu'elle vertu peut estre à ce poinct glorieuse?
Elle porte par tout l'espouuante & la mort:
Tout fléchit sous ses loix, tout cede a son effort:
Elle donne ou rauit & les biens & la vie,
Et rend sous son pouuoir toute chose asseruie.

ARTABAZE.

Il est vray, la valeur est la haute vertu
Par qui rien n'est si grand qu'il ne soit abbatu.

ALCIDON.

D'elle nous vient la paix, d'elle vient la richesse,
D'elle vient la grandeur, d'elle vient la noblesse:
C'est l'appuy du pays, le lustre des maisons,
Elle est vtile enfin pour cent mille raisons.
Ie tiens a grand honneur de vous auoir pour gẽdre
A peine à cette gloire eussé-je osé pretendre.

ARTABAZE.

Ie vous veux rendre heureux.

ALCIDON.

O l'excez de bonté
Qui part de la grandeur de vostre Majesté?

ARTABAZE.

Vous sçauez plaire aux Grands.

ALCIDON.

Vous voyes ma demeure.
Vous pourrez vous y rendre au plus tard dans vne
Ie m'en vay voir ma fille, afin de l'aduertir (heure
Que de ses beaux habits elle doit se vestir.

ARTABAZE.

Elle me plaist assez en l'habit ordinaire. (naire,
Mais i'ay peur qu'elle craigne vne humeur sangui-
Vn homme de carnage, & de meurtre, & d'horreur
Et dont les fiers regards donnent de la terreur.

ALCIDON.

Adoucissez vn peu cette mine hautaine.

ARTABAZE.

Bien donc, Adieu, bon homme.

ALCIDON.

Adieu grand Capitaine

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCIDON.

LA Richesse, l'Amour, le Sçauoir, la Vailläce.
La Richesse, l'Amour, la Valeur, la Science.
Ie croy que ce sont quatre, il ne m'en faut que trois
Il faut qu'encore vn coup ie compte par mes doigts
L'Amitié, le Sçauoir, la Valeur la Richesse.
O bös Dieux! ce söt quatre à qui i'ay faict promesse:
I'ay seulement chez moy trois filles à pourueoir.

Ces gendres, cependant vienaront ici ce soir.
Qui dois-je rebuter? qui dois-je satisfaire?
A qui de tous ces quatre oseray-je déplaire;
Ah! c'est vn ennemy qne i'auray sur les bras.
Qu'elle confusion? bons Dieux! quel embarras?
Voyons qui ie pourrois rebuter de ces quatre,
Choisissons l'ennemy le plus doux à combatre
Celuy de qui paroist l'excessiue amitié,
Acquist ma bienveillance en me faisant pitié:
aussi c'est vn bonheur le plus rare du monde.
Quand sur l'honnesteté quelque amitié se fonde.
Mais ie veux que mon cœur ait bien la dureté
De voir ce pauure Amant tristement rebuté:
Le voila dans les pleurs, le voila dans les plaintes
Tandis des médisans nous aurons mille atteintes:
I'ay pitié, dira-ton, de ce pauure affligé:
Mais la fille auoit tort de l'auoir engagé:
Sans des grandes faueurs il est hors d'apparence
Qu'il ait pû conceuoir vne grande esperance.
Ie ne puis me resoudre à souffrir ces discours,
Ny mesme à ruiner de si tendres amours:
Pourrois-je rebuter celuy dont la doctrine
Paroist comme vn rayon de sagesse diuine?
I'ay tousiours reueré les gens de grand sçauoir:
Et si ie le méprise, il s'en va s'émouuoir:
Il s'en va contre moy composer des histoires,
Et quelque gros recueil d'escrits diffamatoires:
Le courroux d'vn sçauant est des plus dangereux:
Ie ne veux point tenter d'estre si malheureux.
Aussi d'autre costé pourray-je auec rudesse
Te chasser de chez moy, venerable Richesse?
Nourrice des humains? cher & puissant secours;
I'aurois bien merité le reste de mes iours
De voir deuant mes pieds, pour eternel supplice

De la necessité le triste precipice.
Puis manquant de promesse à cét homme puissant,
Il peut par sa richesse opprimer l'innocent:
Contre vn riche ennemy l'on a peu de defence.
Il pourroit mediter quelque insigne vengeance?
M'imputer quelque crime, aposter des tesmoins,
Me priuer & des biens, & d'honneur pour le moins
Et n'estant pas de mort la Sentence suiuie,
Payer des assassins pour me priuer de vie.
Dieux! ie n'ay pas encor si peu de iugement
Que manquer de respect pour vn si riche Amant
Mais oserois je aussi mespriser la Vaillance.
Qui donne tout à l'humble, & punit qui l'offence?
S'il sçauoit seulement que i'eusse osé douter
Pour l'accepter pour gendre, ou pour le rebuter;
Vn seul de ses regards, ainsi qu'vn trait de foudre,
Seroit assez puissant pour me reduire en poudre.
Sans doute il pourroit bien, auec quelque raison,
Sur ce cruel mespris saccager ma maison.
A quoy suis-je reduit? quel conseil dois-je prendre?
Tout me plaist & me nuit: mais i'apperçoy Lysãdre.

SCENE II.

ALCIDON, LYSANDRE.

ALCIDON.

De vostre gayeté le sujet est il grand?

LYSANDRE.

Ie viens d'accommoder vn plaisant differend.
I'ay veu de toutes parts vne trouppe accouruë
Au bruit d'vne querelle en la prochaine ruë,
C'estoit d'vn grand Poëte auec vn grand Guerrier:
Le Guerrier sujoit l'autre en l'appellant Sorcier;

Et le poëte apres, qui d'vne voix hautaine
Crioit que des Poltrons c'estoit le Capitaine.
Venez, leur ay-ie dit, ie vous veux accorder.
Puis i'ay dit au Guerrier, ie veux vous demander:
Ceux qui sous vos drapeaux marchët dãs les batailles
Ce ne sont que poltrons, ce ne sont que canailles,
Si d'eux auecques vous on faict comparaison,
Vous estes des poltrons chef par cette raison :
C'est ainsi qu'il l'entend. Bon, dit-il, de la sorte
Vous, chery d'Apollõ, c'est honneur qu'il vous porte
En vous nommant Sorcier : par vos vers rauissans
Vous nous ensorcelez, vous enchantez nos sens,
C'est ainsi qu'il entend que vous faites des charmes
I'ay mis ainsi d'accord les Muses, & les Armes.

ALCIDON.

Puissiez vous aussi bien soulager mes ennuis,
Et me débarasser de la peine où ie suis.

LYSANDRE.

Quel tourment auez vous?

ALCIDON.

Ah ; vous allez l'entendre.
La peine où ie me trouue est d'auoir trop d'vn

LYSADRE.

Quoy vous en auez trop ? où les auez-vous pris?

ALCIDON.

Ie n'en voulois que trois, mais ie me suis méspris.
Ma parole est à quatre à present engagée;
Et c'est là le tourment de mon ame affligée?
Ils s'en vont tous icy paroistre en vn moment.

LYSANDRE.

Qui sont-ils?

ALCIDON.

Vous sçauez ce miserable Amant,
Et celuy qui possede vne grande Richesse,

A qui i'ay fait tantost deuant vous ma promesse:
Quand i'ay trouué ce riche, vne heure auparauant
Ie m'estois engagé pour vn homme Sçauant;
Depuis, sur quelque bruit faisant ici la ronde
Ie n'ay pû refuser au plus Vaillant du monde:
Voila doncques les quatre à qui tous i'ay promis?
Et si ie manque aux vns, i'en fay des ennemis.
Chacun également me semble desirable?
Et nul dans le mespris ne sera supportable.

LYSANDRE.

Hé quoy! pour ce malheur se faut-il estonner?

ALCIDON.

Lysandre, quel conseil me pourriez vous donner?
Pour moy ie suis confus.

LYSANDRE.

Pauure homme que vous estes!
On peut dans les accords trouuer mille dèfaites,
L'vn d'eux peut estre exclus sans en estre irrité.

ALCIDON.

Pour moy ie n'entens point tant de subtilité.
Vous estes mon conseil, vous estes mon refuge,
Ie mets tout en vos mains, & vous en fay le Iuge.

LYSANDRE.

Puisque vous le voulez, laissez-les donc venir.
Tandis voyons Melisse, il faut l'entretenir

ALCIDON.

Dieux! que vous me rendez vn charitable office!
Ie m'en vay l'appeller, venez ici, Melisse.

LYSANDRE.

Il faut auparauant sçauoir sa volonté.

ALCIDON.

Elle suit mon vouloir, ie n'en ay point doute.

SCENE III.

SCENE III.

LYSANDRE, MELISSE, ALCIDON.

LYSANDRE.

MELISSE, sçauez-vous pourquoy l'on vous appelle?

MELISSE.

Ie ne sçay.

LYSANDRE.

Pour vous dire une bonne nouuelle.
Alcidon vous marie.

MELISSE.

Helas! que dites-vous?
Ie veux plustost la mort.

LYSANDRE.

Moderez ce courroux.

MELISSE.

Ie souffrirois qu'en moy quelqu'vn osast pretendre,
Apres ce que i'ay leu du vaillant Alexandre?
Mon cœur qui dés long-temps adore sa grandeur,
Pourroit se voir épris d'vne plus vile ardeur?
Mille coups perceroient ce cœur traistre & volage,
S'il auoit entrepris d'effacer son image.

ALCIDON.

Helas! ma fille est folle.

MELISSE.

Ah! ie ne la suis point.
Qu'on me donne vn mary valeureux à ce point:
Vn qui deuant trente ans ayt gagné cent batailles,
Qui seul se soit lancé du plus haut des murailles

Dans vn bourg assiegé parmy tant d'ennemis:
Et qui dessous ses loix ait cent peuples soufmis.

ALCIDON.

Oüy, i'ay trouué ton homme.

MELISSE.

En est-il sur la terre?

ALCIDON.

I'ay celuy qu'il te faut, vn grand hõme de guerre.
Vn plus grand qu'Alexandre, vn qui dedãs vn mois
A faict à l'Vniuers reconnoistre ses lois.

LYSANDRE.

Quel est ce grãd guerrier? c'ét pour luy faire accroire

ALCIDON.

Non, luy-mesme tantost m'a conté son histoire.

LYSANDRE.

Vous estes fol vous-mesmes, ô Dieux! le croyez vous?

MELISSE.

N'est-ce point Artabaze.

ALCIDON.

Oüy.

MELISSE.

Ce maistre des foux?
Pourroit-on rencontrer vn plus lasche courage?
Mais, mon pere, que sert de parler dauantage?
Rien ne me peut resoudre au lien conjugal
Si ce n'est Alexandre, ou du moins son égal.

ALCIDON.

O Dieux!

LYSANDRE.

Que voulez-vous, c'est là sa resuerie!
Mais sans perdre le temps, appellez Hesperie:
Elle sera plus sage.

ALCIDON.

Helas! quelles douleurs!
I'entre par sa folie en de nouueaux malheurs.

SCENE IV.

LYSANDRE, HESPERIE, ALCIDON, MELISSE.

LYSANDRE.

HE' bien, belle Hesperie, Alcidon ce bon pere
Vous marie aujourd'huy : c'est de vous quil
Vn cœur obeïssant, vous aurez à choisir. (espere.

HESPERIE.

Helas ! ie le sçay bien, c'est tout mon desplaisir:
De vray ie puis choisir entre prez de cent milles;
Mais funeste richesse ! abondance inutile!
Si i'en vay choisir vn, quel barbare dessein?
Ie mets à tout le reste vn poignard dans le sein.

ALCIDON.

Vous croyez vn peu trop que chacun vous adore.

HESPERIE.

Ah ! quel aueuglement ? en doutez vous encore?
Voulez-vous publier que ie vay faire vn choix,
Pour voir cõbien d'Amans viuent dessous mes loix?
Ah ! mon pere, l'espreuue en seroit trop cruelle.
Voudriez-vous à ce poinct me rendre criminelle?
Soudain que l'õ verroit le doux choix de mes yeux,
Ce glorieux Amant ce fauory des cieux,
Les autres hors d'espoir, tristes & miserables
Feroient tout retentir de cris épouuantables,
Les vns se noyeroint au plus prochaines eaux ?
D'autres iroient chercher le secours des cordeaux:
Les vns se lanceroient du haut des precipices:
Ie verrois deuant moy les sanglants, sacrifices

Des autres dont la main finiroit le malheur;
Et le reste mourroit de sa propre douleur,
Mon ame seroit bien en cruauté feconde,
D'exterminer pour vn, tout le reste du monde.

ALCIDON.

Bons Dieux ! quelle folie?

HESPERIE.

Ah ! pour l'heur d'vn Amant,
Voudriez-vous que le reste, entrast au monument?
Non, ie n'en feray rien, ie n'ay pas ce courage:
Ie me veux pour iamais priuer du mariage.

ALCIDON.

Est-ce ainsi que l'on suit mon vouloir absolu?

LYSANDRE.

Vous voyez, Alcidon, ce qu'elle a resolu.
Nous ne luy ferons pas changer de fantaisie.

ALCIDON.

Ma douleur qui s'accroist, rend mon ame saisie.
Dieux ! que pourray-je dire à tous ces Amoureux?

HESPERIE.

Que plustost que mourir ils viuent malheureux.

ALCIDON.

Tousiours dans son erreur cette folle s'engage.
Mais voicy Sestiane, elle sera plus sage.

SCENE V.

SCENE V.

LYSANDRE, SESTIANE, ALCIDON, HESPERIE, MELISSE.

LYSANDRE.

VEnez, belle parente, on vous veut marier.

SESTIANE.

Pour moy n'ē parlōs point: mais ie viens vous prier
Si l'vne de mes sœurs aujourd'huy se marie,
Au moins apres souper ayons la Comedie.
Sans en auoir le soin, laissez-la moy choisir,
I'en sçay vne nouuelle où vous prendrez plaisir.

LYSANDRE.

Pour moy ie preuoy bien, si l'on n'y remedie
Que ces nopces pourront finir en Comedie.

ALCIDON.

Mais ie veux dés ce soir vous marier aussi.

SESTIANE.

Il ne faut point pour moy vous mettre en ce soucy.
Ie ne veux de ma vie entrer en mariage,
Ne pouuant pas porter les soucis d'vn ménage.
Puis ie rencontrerois quelque bizarre humeur,
Qui dedans la maison feroit vne rumeur
Quand ie voudrois aller a quelque Comedie:
Pour moy qui ne veux pas que l'on me contredie,
Quand il le defendroit, ie dirois, ie le veux?
Et s'il donnoit vn coup, i'en pourrois rendre deux
Si l'on doit se trouuer en quelques assemblées,
Aussi-tost des maris les testes sont troublées.
Ils pensent que c'est-là que se void le galant;
Que se donne l'œillade & le poulet coulant?
Les pieces que l'on ioüe en ces nuits bien heureuses
Ne parlant que d'amour leur semblēt dangereuses.

Pensez vous, disent ils, qu'on vous veüille souffrir
A dormir tout le iour, & la nuict à courir
Mais leur plus grand dépit est facile à connoistre
C'est que dedans ces lieux ils n'oseroint paresstre:
Car on dit aussi-tost, Voyez vous le jaloux?
Il suit par tout sa femme ? & comme à des hiboux
Qui des gentils oiseaux sont la haine & la crainte
Chacun veut de son bec leur donner vne atteinte.
Ie ne veux point, mon pere, espouser vn censeur.
Puisque vous me souffrez receuoir la douceur
Des plaisirs innocens, que le theatre apporte,
Prendrois-je le hazard de viure d'autre sorte?
Puis on a des enfans qui vous sont sur les bras:
Les mener au Theatre, ô Dieux, quel embarras?
Tantost couche, ou grossesse, ou quelque maladie
Pour iamais vous font dire, Adieu la Comedie:
Ie ne suis pas si sotte ; aussi ie vous promets
Pour toutes ces raisons d'estre fille à iamais.

LISANDRE.

A voir comme elle parle, vn homme bien habile
Auroit peine à la vaincre.

ALCIDON.

O mon choix inutile
De ces rares partis qu'il faut congedier,
Si pas vne à present ne se veut marier.
N'agueres ie croyois n'auoir trop que d'vn gendre
Mais, bons Dieux ; maintenant i'en ay quatre à vendre.
Mes filles, est ce-là le respect qui m'est deu?

LYSANDRE.

Ie voy desia venir vn gendre pretendu.
Prenez garde, Alcidon, c'est l'Amant ce me semble.

ALCIDON.

Que luy pourray-je dire? ah! tout le corps me trëble.

SCENE VI.

FILIDAN, LYSANDRE, ALCIDON, HESPERIE, MELISSE, SESTIANE,

FILIDAN.

ENFIN c'eſt à ce coup, mes yeux ſeront rauis.

LISANDRE.

Laquelle aymez-vous donc ?

FILIDAN.

Iamais ie ne la vis,
Ie ne ſçay quelle elle eſt?

LYSANDRE.

O Dieux ! eſt-il paſſible?
Eſt-ce là cette amour qui vous rend ſi ſenſible ?

FILIDAN.

Mais faites-moy donc voir cette rare beauté,
De qui le ſeul recit m'a l'eſprit enchanté:
Vous me l'aues promis, ce deſir me deuore.
Faites la moy donc voir, la beauté que i'adore.
M'auez-vous pas remis à la fin de ce iour?

ALCIDON.

De mes filles voyez laquelle a voſtre amour.

FILIDAN.

Non, ie ne voy point là cet objet adorable.

HESPERIE.

Il n'oſe me nommer, ô reſpect admirable!

SCENE VII.

FILIDAN, AMIDOR, ALCIDON, LYSANDRE, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

FILIDAN.

CEST se mocquer de moy: faites moy voir cét or
Cét azur, ce coral, cet aimable thresor.

ALCIDON. amidor

Il parle d'vn objet qu'il adore en idée,
Et sur mon seul discours cette amour est fondée,
C'est vn fantasque objet que ma Muse a produit:
En vain ce pauure Amant le cherche & le poursuit.

FILIDAN.

Il ne m'importe donc, mon ame en est rauie.
Ie te veux, belle Idée, aimer toute ma vie.

ALCIDON.

O Dieux! qu'elle folie?

LYSANDRE.

Il est fort satisfaict.
Courage, c'en est, vn, dont vous voila défait.

ALCIDON.

Mais c'est-là ce sçauant.

LYSANDRE.

Hé quoy, c'est mon Poëte;

Pour luy ie vay bien-tost trouuer vne défaite.
Et vous, grand Appollon, que chercez vous icy?

AMIDOR.

Ie viens rendre Alcidon, vostre esprit éclaircy.
Tantost estant troublé d'vne surprise grande,
D'vne de ces beautez i'ay tenté la demande,,
Ne sçachant que vous dire en cet estonnement:
Puis, vn faiseur de vers feint tousiours d'estre amant.
Mais, pour dire le vray, nulle amoureuse flame
Depuis qne ie suis né n'est entrée en mon ame.
D'Helicon seulement i'ayme le noble val,
Et l'eau fille du pied de l'emplumé cheual:
I'ayme les bois, les prez, & les grottes obscures:
I'ayme la Poësie, & ses doctes figures.
Dans mon commencement, en l'Auril de mes iours,
La riche Metaphore occupa mes amours,
Puis i'aimay l'anthithese au sortir de l'Escole:
Maintenant ie me meurs pour la haute Hyperbole:
C'e le grand ornement des magnifiques vers:
C'est elle qui sans peine embrasse l'Vniuers?
Au Ciel en vn moment on la void estancée;
C'est elle qui remplit la bouche & la pensée.
O ma chere Hyperbole, Hyperbole mon cœur,
C'est toy qui d'Atropos me rendras le vainqueur.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE, FILIDAN, AMIDOR, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

LYSANDRE

VOus voir bien satisfait c'est se qui nous con-
Mais en voicy qu'elqu'autre. *(tente*

ALCIDON.

Ah ! bons Dieux, c'est Phalante,
Celuy dont la richesse est sans comparison.
Sur tout ie suis épris de sa belle maison.
Melisse à son bonheur auroit l'esprit contraire
Ne trouuant point en luy dequoy se satisfaire.

LYSANDRE.

Au recit de ses biens ie m'en vay l'engager;
Et l'humeur de Melisse en pourroit bien changer.
Pour passer auec vous l'accord du mariage,
Il faut voir vostre pere auant que l'on s'engage.

PHALANTE.

Il est mort, & ma mere.

LYSANDRE.

O Dieux ! quelle douceur.
Desia de tous ces biens vous estes possesseur?

PHALANTE.

Non, de biẽs i'en ay peu, mes oncles m'entretienent

LYSANDRE.

Ceux à qui tous ces biẽs maintenant appartienent.

N'ont point dõcques d'enfans? & vous en heritez?

PHALANTE.

D'enfans? ils en ont tous en quelques quantitez;
Mais il sont tous mal sains, les vn sont pulmoniques,
Les autres catherreux, les autres hydropiques;
Ils on la mine au moins de tomber en ces maux:
Puis à quoy sont subiets les mortels animaux?
Il ne faut qu'vn malheur, vne peste, vne guerre,
Pour mettre en vn moment tous ces parẽs par terre
Alors me voila riche; & ne sçauez vous pas
Qu'on void en peu de iours tant de testes à bas?

LYSANDRE.

Ce sont-là vos thresors; c'est là cette abondance?

ALCIDON.

La mort de vos parens est donc vostre esperance?

PHALANTE.

Cela peut arriuer de moment en moment.

LYSANDRE.

Et ie m'estois promis vn si beau logement
Dedans cette maison où ie pensois m'esbatre.
Mais donc qui la possede?

PHLANTE.

Elle appartient à quatre.

LYSANDRE.

N'ont-ils point de lignée.

PHALANTE.

Ils ont tous des enfans.

LYSANDRE.

Adieu, belle maison, & beaux arcs triomphans,
Adieu courts, anticours, Adieu belle auenuë,
Vous, fontaines, Adieu, qui touchiez à la nuë,
Adieu lambris dorez, Adieu meubles diuers,
Logemens des Estez, logemens des Hyuers,

Adieu cet ordre égal de colomnes Doriques,
Adieu ce riche amans de figures antiques,
Adieu larges canaux, beaux iardins rauissans,
Adieu ce riche parc qui nous charmoit les sens,
Adieu belle Niobe, Adieu voutes liquides,
Adieu beaux orengers, Adieu les Danaïdés:
Beau lieu de qui l'espoir nous auoit restouys,
Vos miracles soudain se sont esuanouys.

ALCIDON.

Nous vous remercions, ô Riche imaginaire,
De l'honneur excessif qu'il vous plaisoit nous faire.

PHALANTE.

Auec mes biens d'espoir ie me ry des malheurs.

LYSANDRE.

Vous en pouuez iouir sans craindre les voleurs.

ALCIDON.

Mais ie crains celuy-cy.

LYSANDRE.

Quoy? c'est mon Capitaine.
Ie cognois sa valeur, n'en soyez pas en peyne.

SCENE DERNIERE.

ALTABAZE, LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN, AMIDOR, PHALANTE, MELISSE. HESPERIE, SESTIANE

ARTABAZE.

HE bien, mes bõs amis, vous estez assemblez,
C'est pour me recenoir: Ie croy que vous tremblez:

A peine souffrez-vous mes regards effroyables :
Ie veux pour vous parler les rendre supportables:
Car ie ne pourrois pas sans cét aiustement,
Avec nul des mortels conuerser vn moment.

LYSANDRE.

Cette faueur est grande.

ARTABAZE.

Elle n'est pas commune.
Souffrez donc, mes amis, vn reuers de fortune:
Vous allez trebucher du faiste du bonheur.
Ie vous ay fait, bon-homme, esperer vn honneur,
Honneur que Iupiter ose à peine pretendre,
De me loger chez-vous, & de m'auoir pour gendre.
Ie viens vous aduertir que c'est mon passe temps
De rendre quelquefois des peres bien contens,
Leur faisant conceuoir cette haute esperance.
Mais i'ay pitié de vous, & de vostre innocence.
Sans vous faire läguir dans l'espoir d'estre heureux
De vos filles iamais ie ne fus amoureux,
Bon homme suportez cette douleur extresme ;
Car ie suis seulement amoureux de moy-mesme.

LYSANDRE.

Tant s'en faut, grād Guerrier, si vous estes content
Ie n'en voy point icy qui ne le soit autant.
Doncques peu d'entre vous veulent du mariage:
Vous n'estes pas si fous, car fol est qui s'engage,
Voila donc, Alcidon, vostre esprit deschargé,
Puis qu'au lieu de se plaindre on vous donne congé
Vostre cœur est-il gay, mes parentes iolies?
Ie sans iouyssez tous de vos douces folies;
Ne changez point d'humeur : plus heureux mille fois
Que les sages du temps, les Princes ny les Rois.
Que l'vne ayme tousiours son vaillant Alexandre

Que l'autre tous les cœurs puisse à iamais pretendre,
L'esprit de celle-cy peut brauer le malheur,
Aimant la Comedie auec tant de chaleur:
Que l'vn de son Idée en fasse son idole:
L'autre toute sa vie adore l'Hyperbole :
L'vn attende tousiours la mort de ses parents,
Et l'autre plus heureus que tous les Conquerans,
Demeure satisfaict de sa valeur extresme.
Et soit iusqu'au trespas amoureux de luy-mesme.

FIN.